

guy hocquenghem

# un journal de rêve

articles de presse (1970-1987)

*suivi d'une postface  
de antoine idier*

extraits



verticales

*Merci à Roland Surzur d'avoir généreusement permis  
que ce recueil puisse voir le jour*

*Le 10 janvier 1972, Guy Hocquenghem, un brillant normalien de vingt-cinq ans issu d'une prépa littéraire à Henri-IV, témoigne à visage découvert de son homosexualité dans un long entretien au Nouvel Observateur. «J'étais un petit Rimbaud à la manque, un mineur qui cherche à être détourné», résume-t-il à propos de son adolescence, avant de révéler les plaisirs précoces d'un amour au masculin avec un professeur de philosophie. Sa sensibilité «en marge», alors inavouable en famille, il doit aussi la cacher à ses camarades de l'UNEF, à dominante communiste, puis auprès des trotskistes du journal L'Avant-garde Jeunesse avec lesquels il rompt à l'automne 68, déjà aux prises avec «l'inconciliable schizophrénie» de ses deux vies «militante» et «affective». Ralliant le groupe Vive la révolution (VLR) qui publie le quinzomadaire Tout, puis le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) en mars 1971, il trouve en ces lieux la possibilité de faire dialoguer la question de l'émancipation sociale et celle de la libération des corps. C'est fort de ce premier itinéraire politique qu'il choisit de publier sa retentissante interview et, peu après, un livre-manifeste profondément novateur pour l'époque: Le Désir homosexuel.*

*Les quinze années suivantes, soit la totalité de sa brève et fulgurante existence, il donnera à sa plume trois dimensions parallèles: celle du chroniqueur reporter, celle de l'essayiste polémique et*

*enfin celle du romancier. Avec Un journal de rêve, nous remettons en lumière sa démarche proprement journalistique, en offrant un large choix d'articles extraits de divers organes contre-culturels : de Actuel à Gai pied hebdo en passant par Libération, ce quotidien où il a été pigiste épisodique de 1975 à 1977 puis collaborateur salarié de 1978 à 1982. Plutôt que le mausolée d'un ex-gauchiste ni repenti ni récupéré, ce recueil posthume offre à nos contemporains les intuitions visionnaires d'un archéologue de notre modernité.*

*On trouvera dans ses chroniques rédigées sur le vif les étapes d'une pensée en mouvement qui s'obstine à repérer les nouveaux totems et tabous d'un monde en mutation accélérée; on y décèlera aussi l'influence de nombreuses affinités intellectuelles (de Walter Benjamin à René Schérer en passant par Gilles Deleuze ou Michel Foucault), et cela sans pédantisme ni savante citation, toujours par le biais d'un recul théorique ancré dans tels détail concret, anecdote, chose vue. Bien évidemment, nul ne s'étonnera que Guy Hocquenghem réserve, dans de nombreux papiers, une attention particulière à l'émergente communauté gay qui, à l'orée des années 80, s'invente des usages et des solidarités inédites. La pandémie du sida, elle, n'apparaît qu'en filigrane, mais fait l'objet d'un dernier article, sans concession ni confession, qui clôt l'ouvrage sur un point d'orgue testamentaire.*

*Faisons le pari que, trois décennies plus tard, la plupart des questions ici soulevées demeurent d'une « inactualité » brûlante.*

## LE RESSAC DE MAI

1970-1976

## À propos de Sartre

Dans l'interview que Sartre vient de publier, il parle de sa récente et progressive cécité, et il raconte que ce qui le gêne le plus est l'impossibilité où il est de maintenant écrire et de lire, et l'obligation où il est désormais de dicter ou bien de se faire lire<sup>1</sup>.

Car, explique-t-il, c'est la jouissance même du texte qui lui est interdite, ce qu'aucun magnétophone, aucune lecture à haute voix ne peut remplacer. Ce que faute de mieux on appelle le style.

Déroutant aveu. La direction de journaux gauchistes, les articles sur les prisons ou les usines coïncident avec la résignation au réel, la fin du plaisir d'écrire. Être aveugle, c'est d'abord ne plus pouvoir jouir de l'écriture et de la lecture, des deux non séparées. Le monde dit réel, celui de la politique, ne vient au premier plan que quand ces autres mondes de plaisir se dérobent.

Il y a entre le texte qu'on dicte, qu'on se fait dicter, le texte donné d'avance, le texte politiquement juste, le texte qui n'est

que le haut-parleur de la réalité des luttes, et l'autre texte, celui facilement classé dans le plaisir esthétique petit-bourgeois, un fossé infranchissable.

Aussi n'est-ce plus Sartre, par exemple, qui écrit depuis quelques années, mais un Sartre qui transcrit ce que lui dictent, au sens large, bien sûr les groupes gauchistes, ou même la lutte révolutionnaire. Texte du dévouement, de la mise au service des justes causes.

Je n'aime pas les textes dictés. Leur soumission, leur servilité, leur bonne conscience me gênent. *La Critique de la raison dialectique*, explique Sartre, a été écrite dans la fièvre, trouvant en elle-même sa propre légitimation, et *contre* les communistes. Texte indépendant se faisant par lui-même. J'ai travaillé pour des journaux gauchistes, je sais très bien ce qu'est l'usage utilitaire de l'écriture, simple véhicule d'une pensée « collective » juste, où le plaisir n'intervient pas.

Ce que Sartre dit nous confirme dans le désir d'échapper enfin à cet assujettissement du texte, à cette répugnante préméditation qui l'enferme et le réduit. Certes, la cassure ne passe pas entre des genres littéraires – fiction ou théorie par exemple – encore que ça puisse se recouper. Tony Duvert parlait de ses textes de fiction qui ne sont que la transcription d'un écrit d'avance, d'une adéquation sans faille. Les textes qu'on voudrait faire vivre sont ceux qui échappent, qui glissent, qui filent au travers des mailles du filet des significations.

Nous – les gauchistes – ne faisons du texte que l'usage le plus bête, le plus conforme, le plus « majeur » au sens de Deleuze-Guattari dans le *Kafka*, le plus dicté, le plus proche de la platitude utilitaire et de la soumission au sens. Nous nous laissons dicter, et nos mains esclaves transcrivent sans liberté ni vagabondage, parce que nous ne croyons pas à l'existence du texte lui-même.

1. Il s'agit de l'entretien de Sartre avec Michel Contat publié dans *Le Nouvel Observateur* des 23 juin, 30 juin et 7 juillet 1975, repris sous le titre « Autoportrait à soixante-dix ans », dans *Situations. X.*, Gallimard, 1976.

Il n'y a pas eu d'écrivain ni d'écriture révolutionnaire depuis Mai. Pourquoi? Prétendre qu'on a «dépassé» l'écrivain n'est que donner sa faiblesse pour force; il n'y a pas eu non plus d'écriture collective, l'opposition de l'une à l'autre constitue le double prétexte excusant notre infirmité. Nous sommes vraiment aveugles, obnubilés par le réel et la soif de convaincre. Nous n'avons pas laissé surgir les façons d'écrire et de lire qui rompent avec les présupposés du faux et du vrai, du juste et du faux.

Mai et surtout l'après-Mai n'ont pas de production «littéraire». Les leçons dictées par les jeunes professeurs révolutionnaires avides d'honneurs ou le réalisme poétique néo-socialiste des communautés prorogent l'esclavage du texte. On veut donner à Mai une place en littérature: au mauvais but les mauvais moyens. Sartre nous indique autre chose, au-delà des fonctions où éditeurs et jeunes talents emprisonnent l'écriture en la réduisant à des produits tout à la fois vendables et justifiables politiquement.

Qu'il y a dans le fait de lire-écrire l'exploration d'un monde immense et minuscule, un monde tout aussi «vrai» que celui qu'on nous affirme tel, une porte de sortie vers l'univers parallèle où l'impérialisme de l'objectif et du signifiant est dissous dans le plaisir du chatolement.

Laissons-nous y glisser.

*Libération*, 3 juillet 1975

## L'appel du sexe dans la forêt

Le spectacle de Marcia Moretto<sup>1</sup> répond à une question à mes yeux fondamentale. Formulons-la en théorie – ce qui est infiniment plus approximatif et lourd que la claire démonstration de la danse: peut-il y avoir une gestuelle du corps féminin, ou un corps de femme en mouvement, qui puisse à la fois échapper aux clichés projetés par le fantasme masculin et ne pas renoncer à la sensualité, à l'appel du sexe?

Pour la première fois, en tout cas pour moi, quelque chose répond oui. Et ce quelque chose danse avec Marcia dans une sylve imaginaire sud-américaine, échappée au folklore tout comme le strip-tease de Marcia a échappé au code masculin de la féminité. Car le «spectacle» de Marcia comprend, ou n'est aussi qu'un vaste strip-tease, sans que rien dans cet arrachement violent et sans clin d'œil ne sollicite l'interprétation masculine.

Les hommes de la salle m'en ont plutôt paru presque effrayés, menacés par Marcia des redoutables *boleadoras*, ces deux couilles de bois que la danse fait tourner autour du corps de l'Indienne, et qui viennent frôler en sifflant les

1. Il s'agit du spectacle *India* au théâtre Campagne-Première, comme indiqué au bas de l'article.

spectateurs du premier rang. Effrayés et profondément excités. Et c'est là où la danse de Marcia résout l'antinomie que nous connaissons trop bien. Le sexe de la femme esclave ou le non-sexe de la femme en lutte contre la domination masculine. Le mannequin ou l'eunuque; et qu'on ne nous dise pas que dans la lutte de libération des femmes, le principal ennemi n'ait été précisément le désir et le sexe. Au contraire, s'est instaurée une chasse au désir qui contraint à une féminité soumise et presque tout le sexe s'est retrouvé dans le camp de l'adversaire. Tout cela, Marcia ne le connaît pas et ne s'en est pas souciée. Ce qu'elle a découvert, ce fantastique arrachement enfin sans regrets du corps désirant féminin à ses significations, a le charme incertain et sauvage d'un entrevu encore hésitant.

Sa danse échappe aux poncifs de la «grâce» du corps féminin classique tout autant qu'à l'ondulation poisseuse des hanches soumises, elle nous vient d'autre part, elle naît du carnavalito nord-argentin autant que du Brésil ou du folklore suburbain du Rio de la Plata. Tout ce qui fait le pays indien au travers des frontières. Marcia utilise ces codes indiens, sauvages comme un coin pour faire éclater le code civilisé de la féminité et sa chaîne signifiante corporelle. Elle nous fait entrevoir un corps féminin enfin décodé, aux allures étranges, aux gestes qu'on voudrait partager comme animaux et enfants ensemble. On ne peut résoudre un dilemme qu'en le brisant d'un point d'appui situé ailleurs. On ne peut échapper aux choix corps-désirant-façonné-par-l'homme ou révoltesans-sexe qu'en prenant son corps ailleurs, pour Marcia en Amérique latine.

Il y a un argument au spectacle de Marcia, et cet argument porte sur le devenir du corps de la femme indienne, des fêtes dans la forêt jusqu'aux boîtes de Buenos Aires, de la splendide

jouissance barbare, bras et jambes écartés, occupant tout l'espace de membres éclatés, jusqu'au triste zoo où le trémoussement tente de se modeler en pin-up pour signifier le désir.

India au début dansait le rite joyeux d'Omulu et d'Ogun, dieux du Ciel et de la Terre, avec les trois statues des règnes minéraux, végétaux et animaux – et l'eau et le sexe, royaumes du dieu Xango et de la déesse Iemanja. Et nous nous souvenons qu'India-Marcia est aussi sorcière et adepte de Macumba.

Alors India se passe d'hommes. Mais elle arrivera dans la banlieue de Buenos Aires, «colonisée, assassinée, coupée à jamais de la forêt». Elle a échangé les robes indiennes contre un Carnaby-Street bon marché, les genoux ne s'écarteront plus ni les bras ne se lanceront à tous les horizons, la possession enthousiaste aura laissé place à la lecture trébuchante des signes du désir pour playboy. Tristesse d'un dressage encore mal accepté. Et le spectacle finira sur la dure image d'India à genoux, la tête dans un seau de plastique, qui complète sa transformation d'Indienne en pin-up ménagère. Toute la musique est de femmes: Gal Costa, Maria Bethânia, Mercedes Sosa.

Tout ça, qui est important, peu de gens le savent, l'endroit où ça se joue n'est pas ragoûtant, c'est en dehors des circuits de la «libération», et pourtant cela concerne au premier chef les femmes. Au spectacle de Marcia dansant, on perçoit une voie où le corps féminin peut jouir sans se soumettre. Mais tout homme, j'ai vu les réactions de la salle, peut découvrir qu'il existe là une immense force sexuelle «féminine» qui ne lui demande rien, ne s'offre pas à lui, n'est pas conçue pour lui, l'agresse et le violente; et pourtant qui l'accule à un désir aigu et irrépressible, à un appel du sexe qui a enfin dépassé le sex-appeal, à un «devenir-femme» de plaisir possible.

## Tout le monde ne peut pas mourir dans son lit

Pasolini est mort assassiné par un truqueur. Tout le monde ne peut pas mourir dans son lit, comme Franco. L'extrême gauche italienne s'indigne. Maria-Antonietta Macciocchi, dans *Le Monde*, y voit un coup des fascistes. Plus finement, [Philippe] Gavi et [Robert] Maggiori montraient la semaine dernière dans un article de *Libération* que c'est un coup micro-fasciste: Pelosi, l'assassin, n'est pas payé par le fascisme mais c'est l'instrument volontaire du racisme et du refus de la différence, le fascisme quotidien non politisé.

Sans doute, sans doute. Il y a pourtant dans cette explication quelque chose qui ne me satisfait pas, une vue encore extérieure et politique du meurtre d'homosexuel. Bien sûr, on ne peut qu'être d'accord avec l'analyse qu'ils font du cas Pelosi, on ne peut que refuser de le considérer lui aussi comme une victime. Il n'y a pas de joue gauche qui tienne.

Et en même temps, la mort de Pasolini ne me paraît ni abominable ni même, peut-être, regrettable. Je la trouve assez bien, cette mort, quant à moi. Tellement moins bête qu'un accident de la route. D'une certaine manière, mourir pour mourir, je me la souhaite et je la souhaite à tous mes amis.

Esthétisme sadien? J'espère que non: il s'agit seulement qu'un aspect vécu de cette histoire de meurtre d'homosexuel,

de meurtre homosexuel, échappe nécessairement aux analystes politiques, à ceux qui veulent lutter pour protéger les homosexuels contre leurs assassins potentiels.

C'est l'intime, ancienne et très forte liaison de l'homosexuel et de son assassin, lien aussi traditionnel que leur proscription délinquante dans les grandes villes du XIX<sup>e</sup> siècle. Vautrin, dans Balzac, représente assez bien cet envers du monde civilisé né de la corruption des grandes villes où l'homosexualité et la délinquance se donnent la main. Perversion urbaine, l'homosexualité délictueuse est mariée dès ses origines avec le crime des bas-fonds. Il y a une «dangerosité» spécifique qui entoure l'homosexualité, le chantage homosexuel, le meurtre homosexuel.

Gavi et Maggiori font fort justement remarquer que dans le procès Pelosi la victime est aussi coupable que l'assassin. Ce qui est certainement scandaleux, mais constitue une marque distinctive de la condition homosexuelle. Aux yeux de la justice et de la police, il n'y a pas, dans ces cas, de différences entre victimes et assassins, il n'y a qu'un «milieu» louche tissé de liens mystérieux, une franc-maçonnerie du crime où la pédale et l'assassin s'entrecroisent. L'homosexualité est d'abord, pour peu de temps encore peut-être, une catégorie de la criminalité. Personnellement, je préfère cet état de choses à sa probable transformation en catégorie psychiatrique de la déviance. Le lien libidinal des figures du criminel et de l'homosexuel ignore les concepts rationnels du droit, la division des responsabilités individuelles et la distribution des rôles entre victimes et assassins. Un meurtre homosexuel est un tout. Un capitaine de gendarmerie belge que j'ai déjà cité ailleurs<sup>1</sup> écrit dans un article consacré à la situation des homosexuels: «Une

1. Dans *Le Désir homosexuel* (pages 47 et 51 de l'édition Fayard).

*surveillance attentive de ce milieu particulier permet d'accumuler une très utile documentation pour la découverte de futurs escrocs, d'assassins et éventuellement d'espions. »*

#### « DÉCRIMINALISER » L'HOMOSEXUALITÉ ?

On me dira : c'est précisément contre cela que nous luttons. Alors ? Allons-nous exiger le progrès rationnel de la justice dans la distinction des victimes et des coupables ? Allons-nous, comme les associations d'homosexuels respectables, exiger de la police et de la justice, qu'elles reçoivent les plaintes d'homosexuels malmenés ou soumis au chantage, ce qu'actuellement elles ne font guère ou mal ? Verra-t-on des pédés, tout comme les femmes exigeant la condamnation des violeurs par les tribunaux, réclamer la protection de la loi ?

Je pense tout au contraire que la chance de l'homosexualité réside encore, même pour un combat de libération, dans le fait qu'elle est perçue comme délinquante. Ne confondons pas l'auto-défense avec la respectabilisation. Une histoire récente (1971-1972) fit grand bruit, celle des « assassins des Yvelines ». Des jeunes, bien connus des milieux homosexuels où ils se prostituaient, et qui les avaient baptisés « les assassins » pour leur gueule à la Genet et leur blouson de cuir, commirent gratuitement toute une série de crimes. L'assassin est un personnage fréquent pour l'homosexuel : non seulement par masochisme, culpabilité rentrée ou goût de la transgression, mais parce qu'il est une possibilité réelle de rencontre. Certes, on peut toujours lui échapper. Il suffit de ne plus draguer dans la pègre. Il suffit de ne plus draguer dans la rue. Il suffit de ne plus draguer du tout, ou seulement des petits jeunes gens sérieux du même monde que vous. Pasolini ne serait pas mort s'il n'avait couché qu'avec ses acteurs.

Voilà ce qui échappe à ceux qui veulent sincèrement « décriminaliser » l'homosexualité, la défendre contre elle-même en coupant ses liens avec un monde dur, violent, marginal.

Ces combattants ignorent qu'ils rejoignent ainsi le grand mouvement en France et aux USA par exemple, de respectabilisation et de neutralisation de l'homosexualité. Et ce mouvement-là ne se fait pas à coups d'assassins ou de répressions accrues, mais table au contraire sur une transformation intime du personnage homosexuel, arraché à ses peurs et à sa marginalité, inséré enfin dans l'État. La folle traditionnelle, sympathique ou méchante, l'amateur de voyous, le spécialiste des pissotières, tout cela, types hauts en couleurs hérités du XIX<sup>e</sup>, s'efface devant la modernité rassurante du (jeune) homosexuel (de 25 à 40 ans) à moustache et attaché-case, sans complexes ni affectation, froid et poli, cadre publicitaire ou vendeur de grand magasin, ennemi des outrances, respectueux des pouvoirs, amateur de libéralisme éclairé et de culture. Fini le sordide et le grandiose, le drôle et le méchant, le sado-masochisme lui-même n'est plus qu'une mode vestimentaire pour folle correcte.

#### UNE HOMOSEXUALITÉ « BLANCHE »

Un stéréotype d'homosexuel d'État, intégré à l'État, modelé par l'État et proche de lui par les goûts, rassuré d'ailleurs par la présence au pouvoir de tel ou tel ministre lui-même homosexuel sans fausse honte (on n'est plus sous la IV<sup>e</sup> et l'homosexualité n'est plus un secret à ballets bleus) remplace progressivement la diversité baroque des styles homosexuels traditionnels. Viendra enfin le temps où l'homosexuel ne sera plus qu'un touriste du sexe, un gentil membre du Club Méditerranée qui a été un peu plus loin que les autres, à l'horizon



de plaisir un peu plus élargi que la moyenne de ses contemporains. Tout cela évidemment, vous ne pouvez vous en douter si vous ne fréquentez pas le milieu homosexuel lequel est un tout assez clos, qui forge, même pour l'homosexuel le plus isolé, l'image sociale de sa condition. La pression normalisante va vite, même si Paris et les boîtes de la rue Sainte-Anne ne sont pas toute la France. Il reste encore des folles à Arabes en banlieue ou à Pigalle. N'empêche que le mouvement est lancé d'une homosexualité enfin blanche, dans tous les sens du terme. Et il est assez curieux de constater, à regarder les publicités ou les films, puis la sortie des boîtes de tantes, l'apparition d'un modèle unisexe – c'est-à-dire communs aux homosexuels et aux hétérosexuels – proposé aux désirs et à l'identification de chacun. Les homosexuels deviennent indiscernables, non parce qu'ils cachent mieux leur secret, mais parce qu'ils sont de cœur et de corps uniformisés, débarrassés de la saga du ghetto, réinsérés à part pleine et entière non dans leur différence, mais au contraire dans leur ressemblance.

Et chacun baisera dans sa classe sociale, les cadres moyens dynamiques respireront avec délices l'odeur d'after-shave de leur partenaire, et même le pape ne pourra plus distinguer aucun désordre là-dedans. Une chose très naturelle, comme le dit un film récent. Le nouveau pédé officiel n'ira pas chercher d'inutiles et dangereuses aventures dans les courts-circuits entre les classes sociales. Certes, il demeurera un pervers sexuel, il expérimentera le poing dans l'anus ou la flagellation, mais avec le froid bon sens des revues sexologiques, non dans la violence sociale, mais dans la technique de sexe. Pasolini était un attardé, le reste prodigieux d'une époque en passe d'être révolue.

On oublie trop souvent que la dissimulation, le mensonge ou le secret homosexuel n'ont jamais été choisis pour eux-

mêmes, par goût de l'oppression: ils étaient nécessaires à la protection d'une impulsion délirante portée vers les bas-fonds, d'une libido aimantée par des objets hors les lois du désir commun. La fin de la dissimulation ne proviendra pas de nos jours de l'effondrement de ces lois, comme nous l'aurions voulu. Elle provient, hélas, surtout de l'affaiblissement de la différence par recyclage des désirs homosexuels dans une normalité un peu élargie. Elle provient de ce qu'il n'y aura bientôt plus rien à dissimuler, plus rien à montrer non plus, plus de «monstres».

Pour en finir avec ces impressions un peu trop nostalgiques, rappelons la figure de ces homosexuels du début du siècle, aussi loin de la volonté du mal existentialiste à la saint Genet que du pédé désodorisé qui nous menace. Ils vivaient avec le crime, quoiqu'étant du meilleur monde, non par passion de la transgression, mais parce que c'était la part de risque que leur choix imposait, ils le côtoyaient non sans élégance, à ce que nous raconte Colette dans le très beau livre qu'elle a consacré aux gouines et aux homosexuels (*Ces plaisirs*). Discussion, à propos de l'amant d'un de ces messieurs, dans un salon, à laquelle l'auteur assiste en amie et en intime:

«*Dites-moi, cher ami, est-ce que votre jeune cambrioleur n'est pas le même qui passait pour avoir étranglé un garçon de bain?*»

Redressé avec une fierté qu'il devait surtout à l'ankylose, le vieil homme se protégeait d'une main fine et ridée: «*Des on-dit, cher ami, des on-dit! Je suis un sage. Je n'ai aucune jalousie du passé!*»

Acidité, cynisme théâtral, afféterie, enfantillage, c'est le ton...

Parfois la violence, mâle ou morbide, jetait son cri, son feu bref. Là, un adolescent, venu des temps lointains où le mal et le bien ne faisaient qu'un, conta sa dernière nuit à l'Élysée

Palace Hôtel: “*Il me faisé peur, cet gros homme dans sa chambre... J'ai ouvert le petit canif, j'ai mise un bras sur mes yeux, de l'autre je lui faisé comme ça au gros homme dans son estomac... et je suis parti vite!*”

« Il rayonnait de beauté, de malice, et d'une folie à son aurore. Les auditeurs présents montrèrent leur tact et leur prudence. Aucun ne s'exclama. Seul mon vieil ami C. dit après un moment d'un ton détaché: “*Quel enfant!*” et changea de conversation<sup>1</sup>. »

*Libération*, 29 mars 1976

L'AVENTURE LIBÉ

1978-1982

---

1. Cet article a suscité plusieurs réactions critiques publiées dans le journal au cours des semaines suivantes.

## Le Ghetto de Varsovie

Pour cette première chronique de télévision, je suis tombé sur une émission qu'on enregistrerait à l'avance, et devant un public. Studios des Buttes-Chaumont, avec plein de gens qui parlent fort et ont l'air important. Dans un coin, on dresse un buffet pour après. Ici tout le monde («public» compris, ce sont des intimes) ne parle que ce qu'il a fait récemment et comment on a saboté son émission, et que la direction pense ceci ou cela. Au cas où le lecteur de *Libé* ne l'aurait pas compris, il faut bien voir les émissions avant qu'elles passent pour pouvoir être imprimé au jour de la diffusion. D'un coup je me rends compte qu'on ne peut pas faire la critique télé de son fauteuil, comme je le croyais. C'est tout un monde, où le «critique de *Libération*» s'intègre aussitôt, un monde qui a en commun toutes sortes d'intérêts entrecroisés où même *Libé* a sa place.

De temps à autre, au milieu des «mondanités» comme me dit gentiment l'attachée de presse, on se rappelle vaguement que ce soir on va parler de Juifs – il paraît qu'il y a un vieux, là – il a l'air sympathique, et il sue à grosses gouttes sur le plateau, mais personne ne s'en occupe plus que d'un meuble – qui est le dernier survivant de la résistance dans le ghetto de Varsovie. On s'en lèche les babines. Entrée de Marek Halter – «*Vous savez bien, me glisse-t-on, notre Juif de service*» (entendez

celui de la télé, mais nous sommes déjà « nous »). Tout à l'heure, la bande-annonce l'intitulait tout simplement « *défenseur de tous les opprimés* ». Encore un bon moment où l'on joue avec micro et caméras. [Jean-Marie] Cavada s'énerve un peu. À l'omniprésente et invisible régie: « *On ne s'arrête pas en cours d'enregistrement, à cause du côté document humain, hein?* » [Marek] Edelman, le vieux Juif qui est « grand témoin » au bout d'une heure d'éblouissement, finit par avoir l'air traqué. Allez, on y va. D'un seul coup Cavada change de gueule. Tout de suite, l'artillerie lourde – « *ce ghetto, que nous allons regarder bien en face... Montrez ce qui va suivre à vos enfants...* ». Et aussitôt on plonge. [Le film de Georges] Bortoli est intégralement tiré des archives allemandes. Et les grosses ficelles odieuses de Cavada deviennent vraies. C'est insoutenable. Tout a été filmé, tout par les actualités allemandes, la mise en place du ghetto, la construction d'un mur isolant le quartier, avec des passerelles pour que les Aryens puissent traverser sans côtoyer, l'organisation interne sous contrôle SS, la terrible parodie d'auto-organisation, non, pas parodie, l'auto-organisation du génocide par un service d'ordre juif, la vie de continuant de plus en plus faible, les rues se désertant, la famine organisée, l'embarquement vers les camps, les exécutions sommaires – tout cela a été filmé, montré, connu. Filmé par les actualités nazies, et présenté dans les salles.

Certes, il n'y a pas dans ce film l'apparition de l'Organisation juive de combat, qui mènera l'insurrection – en pleine victoire de l'Axe, au creux de la vague, en 1942. Il n'y a pas ces longues marches dans les égouts, dont parle un autre témoin de l'émission, par où la très faible et héroïque résistance – trois cents personnes – s'organisait. Il n'empêche: tout le monde civilisé savait ce qui se passait au ghetto de Varsovie. Churchill, Roosevelt, Staline étaient au courant – et recevaient, on

nous l'a démontré dans l'émission, des rapports précis sur le génocide en cours. Et Marek Halter sonnait juste quand il affirmait qu'il n'y avait pas d'indignation massive – pas plus qu'il n'y en aurait aujourd'hui peut-être. Les parachutages d'armes demandés furent refusés. La population de Varsovie participa au lynchage des Juifs. Le calcul allemand – installer en Pologne les camps de la mort, en tablant sur la tradition antisémite polonaise – se révéla juste. Le jour de la cérémonie anniversaire de l'inauguration du ghetto, certains Varsoviens murmuraient en voyant la foule des Juifs « *c'est vrai, ils sont comme les rats, ils se refont vite* ». Et le régime soviétique a relevé bien haut la bannière antisémite.

Non, le ghetto de Varsovie n'est pas le drame incompréhensible d'une puissance maléfique secrète. Il s'est déroulé au grand jour – et il n'est même pas sûr, contrairement à ce que raconte le présentateur de télévision pour se donner un rôle, que la civilisation occidentale en ait, même maintenant, honte.

*Libération*, 25 février 1978

## *La mal vie*

Un livre aux Éditions sociales, une interview au *Nouvel Obs*, un passage lundi aux actualités télé, mardi aux Dossiers [de l'écran], un film dimanche, Tahar Ben Jelloun travaille beaucoup. «*J'ai parlé "avec" et "pour" ces arbres arrachés...*», dit-il dans *L'Obs*. Mais Tahar Ben Jelloun est le plus grand écrivain marocain de langue française. Passons donc sur le «pour». Mais avec le même livre, la même interview, le même film, c'est le système Karlin qui passe. On fait dans l'immigré comme on a fait dans les fous: le tout est de bien coupler l'audiovisuel avec la librairie. Depuis quand y a-t-il des spécialistes de la parole rendue aux exclus? Depuis que [Daniel] Karlin a compris qu'enfants, immigré ou fou, tout est bon.

Karlin, c'est donc cette assistante sociale chauve, à lunettes, moustachu hippie, dont on voit sans arrêt le dos du blouson de jean devant les exclus qui causent. *La Mal Vie*, en dépit de son beau titre, ressemble trop à une pub télé pour le PC et le nom de Tahar Ben Jelloun ne peut suffire à tout faire pardonner.

Deux interviewés causent, deux seulement (sur plusieurs centaines, nous dit-on). Ce qui ne serait pas un mauvais parti: mais ces deux aventures individuelles d'émigration sont étrangement complémentaires, commodément encadrées. Un bel

Algérien en tee-shirt jaune, sympathique et fort, c'est Nouredine. Un petit homme qui ne cesse de se faire des reproches à lui-même, qu'on gronde affectueusement: c'est Naïmi. Avers et revers. Un qui est plein, direct, un qui biaise, qui ment, qui triche. Un qui est le père de famille, qui ne voit que bien rarement sa femme mais est resté fidèle, l'autre qui l'a abandonnée.

Mais partout, il y a Karlin. Karlin et sa voix qui dégouline de tiède complicité avec le spectateur. Karlin qui précise l'effet que doivent produire «ses» immigrés. Karlin qui téléguide, tant il y tient, à son effet: «*Est-ce que c'est depuis que tu es en France que tu penses à la mort? Ça n'est pas un peu dur à supporter, à la longue, le chômage?*», etc.

Karlin pédagogue, qui a toujours peur que le spectateur voie mal. Karlin et sa voix qui déborde, qui prend à témoin le futur spectateur, qui est le tuteur de cette parole hésitante: «*Tu envoies mille francs par mois à ta famille et (bien appuyé) tu gagnes combien?*» Qui arrête, reprend patiemment, ne laisse pas s'évader. Qui relève et souligne tout, qui multiplie les silences éloquentes et les commentaires au point de se demander qui il prend pour des débiles: les parleurs ou les spectateurs?

L'opération Karlin est une opération de dignification. Mais Karlin se fait une idée bien particulière de la dignité; on doit tout dignifier: la démarche comme le gros plan, il faut que tout soit propre. Misère propre: voilà le message télévisuel de *La Mal Vie*. Dignifier le travail, la famille. En procédant à cette opération terroriste qui consiste à solliciter chez l'immigré la peur de n'être pas assez respectable. C'est Naïmi qui dit: «*Le chômage, ça rend feignant. Un jeune comme moi, il faut que ça travaille.*» Et Karlin off d'ajouter pesamment: «*Comment dans ces conditions (l'absence d'emploi) garder la certitude qu'on reste*

*un homme?»* La famille: plan des rues de Marseille où l'Arabe seul contemple envieusement les familles françaises. L'envoi d'argent aux familles, le lien à la famille, aux pays (plans de femmes, silencieux et sonorisés seulement d'un vent d'Aurès, faisant le pain au pays, qui s'intercalent dans le reportage) forment la trame unique du discours de l'immigré karlinien. De l'émigration, il ne reste plus que cela, la famille menacée et la patrie regrettée. Naïmi, le «mauvais», celui qu'on soupçonne toujours, par Karlin interposé, de mentir ou de se mentir, frappe sa coulpe à propos de la débauche: «*J'ai fréquenté les bars. J'avais des copains de café, des sauvages. Je ne voyais plus ma famille. J'ai gaspillé tout l'argent pour revenir en Algérie. J'irai boire le jour de la paie. Je ne suis plus un homme, mais un clochard.*» Étrange lutte contre le racisme que celle où la moitié du discours est auto-accusation d'immoralité. Et certes, nul ne doute de la profonde moralité arabe; mais à trop la solliciter, on n'obtient que le plus conventionnel, certains diront le plus aliéné, du discours immigré. «*Ce qu'on demande à l'alcool, c'est de dissoudre la mémoire pour oublier le pays, l'épouse*» (c'est du Karlin curé).

Mais de tout cela, je n'aurais rien dit, parce qu'après tout les messages ouvertement racistes sont aujourd'hui bien dominants, si la salle de presse devant laquelle se déroulait la projection n'avait, à intervalles réguliers et comme programmés, éclaté d'un rire ignoble et complice.

Elle s'y retrouvait si bien: rires quand un Algérien dit qu'il aime le karaté, rires quand Naïmi explique qu'il ne peut revenir en Algérie sans cadeaux pour la famille et les amis, rires quand Noureddine demande fièrement: «*Qui nourrit la famille? C'est moi, non?»*

Rires qui se veulent presque amicaux, ou complaisants, rire de satisfaction devant le bien connu machisme arabe. Ne sont-

ils pas adorablement réacs, sur le point des femmes? Et Karlin pompeux d'ajouter: «*Qu'est un homme arabe sans femme?»*

Pour quelques moments non gâchés, pour ces plans de cafés, la musique, les sodas et les bières, avec ces femmes algériennes qui discutent (mais tout cela n'est peut-être qu'une illustration du gouffre de la perte), pour cette image des baraques de Marseille au soleil couchant, repliées sur elles-mêmes par la peur de sortir dans le soir où rôdent les assassins, que de clins d'œil et que de directives. S'il est un lieu où ce film trouve sa place, c'est là-bas, chez les candidats à l'immigration<sup>1</sup>. Ils n'y verront pas que la vie qu'on leur prépare: ils sauront aussi comment le malheur des hommes fait de la bonne pâte pour chiens de télévision.

*Libération*, 25 novembre 1978

1. Il a été projeté à la télé algérienne, mais l'Algérie a depuis longtemps interrompu l'émigration vers la France.\*

## Déclaration d'amour à Anne-Marie

J'espère que Monsieur Crolais, agriculteur dans [les] Côtes-du-Nord, ne m'en voudra pas trop; mais qu'il ne s'inquiète pas: si j'ai trouvé en Anne-Marie, sa femme, dont le portrait clôt ce soir la série Par elles-mêmes, la dame de mes rêves, ce sentiment reste purement céladonique, pour reprendre un mot cher à Fourier. Un mot qui nous ramène à la campagne des bergeries.

Anne-Marie est vive, claire, décidée. Elle est spécialisée dans l'élevage porcin, et c'est merveille de voir cette belle jeune femme dominer, rudoyer, étripier ou nourrir le peuple immonde. Anne-Marie, c'est aussi celle qui a pendu un porcelet au nez distingué de Giscard, lors de sa visite dans le département. Il faut dire qu'Anne-Marie est présidente du Centre des jeunes agriculteurs régional.

Oui, une femme de tête, de main et d'aventure. La série d'Anne Sabouret ne nous avait présenté que chefs d'orchestre, médecins ou juges. Enfin, on touche à un autre réel. Tandis qu'on lui cause, Anne-Marie coupe le cordon ombilical des porcelets nouveau-nés, leur injecte force vitamines, leur tranche leur petite queue en tire-bouchon (« *Sinon, ils se la mordillent, et ça s'infecte* »).

Anne-Marie a 26 ans. Elle semble à mi-chemin entre la

prolétaire et la femme d'affaires, dont elle a déjà la grosse voiture pour courir les réunions syndicales. Agricultrice, c'est un métier, pour elle, comme puéricultrice ou avocate. Pas « paysanne » mais professionnelle, résolument. Pas « femme de paysan ». D'ailleurs, explique-t-elle, il y en a de moins en moins, des femmes de paysans. Un agriculteur sur trois reste célibataire forcé. Elle en parle avec le même équilibre tranquille que de ses cochons. Elle, elle a rencontré son mari à 16 ans, mais elle a attendu d'en avoir 18 pour l'épouser. En attendant, elle « sortait » avec lui. Lui, qui est si discret, et semble ne pas en revenir d'être le compagnon de cette force qui va. D'ailleurs, chez les Crolais, tout est inversé. C'est le mari qui reste le plus à la maison, et c'est lui le catholique pratiquant. « *Anne-Marie, vous avez le goût du pouvoir?* » « *Oui* » (ferme et frais). « *De quoi avez-vous peur?* » « *De rien* » (charmeur et décidé).

Et les enfants? Ils viennent, bien sûr, un peu après l'exploitation, dans les soucis d'Anne-Marie. Leurs enfants, ils les ont adoptés – ils ont été les chercher en Yougoslavie. Anne-Marie les filme le dimanche, puisqu'elle ne peut aller au cinéma. Distraction moderne pour femme moderne.

« *Je n'ai pas enflé* » (je ne suis pas devenue fière) dit Anne-Marie. C'est vrai, ça se voit. Elle qui ne regarde jamais la télé, qu'elle s'accorde ce soir le temps de se contempler: elle verra dans le petit miroir catholique la femme la plus volontairement belle du royaume.

*Libération*, 22 janvier 1979

## Tac au Tac

Décidément, il faut compter sur les téléfilms américains pour faire *ici* de grands débats télévisés. Comme pour *Holocauste*, le téléfilm *Racolages* qui servait d'introduction au débat sur la prostitution, hier soir, aux Dossiers de l'écran, était direct et émouvant. Vulgaire, simplificateur, sans doute – mais prenant à bras-le-corps le problème des profiteurs du système prostitutionnel.

À peine le film terminé, on tombait sur l'assemblée des vieillards libidineux autour des trois Suzanne – je veux dire Clara, Anouchka et Doris, représentant les prostituées. D'un côté, Doris, la belle, froide et technicienne allemande des Eros Centers. De l'autre, celles des rues françaises, franc-parler et refus de l'embrigadement. Côté hommes, il faut, [Jean-Jacques] Lebel excepté<sup>1</sup>, soixante berges au moins pour parler prostitution à la télé française. Joël Le Tac, postillonnant sur la manche du présentateur (qui s'essuie discrètement chaque fois qu'il prononce le mot prostitution), balaie les adversaires de son projet de loi d'un revers de main. Il se révèle qu'il n'a jamais demandé leur avis aux prostituées elles-mêmes, quant à la réouverture des maisons closes. Elles sont manifestement

contre: et plus Le Tac insiste sur le fait que ces maisons «new look», gérées par les municipalités, seront libres et ouvertes, que les filles pourront en sortir quand elles le voudront, plus ce manque absolu de démocratie élémentaire – demander l'avis de celles qu'on veut y replacer – apparaît révélateur.

Lebel, les filles, le font remarquer. Le curé fondateur du Nid, organe d'aide aux prostituées, le répète à son tour. Si le projet Le Tac doit s'appliquer sans aucune contrainte à l'égard des filles, comment expliquer que le prétexte de cette loi soit de purger les rues des villes de la prostitution libre? Ne faudrait-il pas contraindre ces femmes qui n'en veulent pas à se regrouper dans les nouveaux Eros Centers?

Clara, qui a vécu l'époque des maisons closes à règlements et brimades, témoigne et met en garde les plus jeunes: l'esclavage commence quand on «organise» la prostitution. La contrainte commence quand l'État prétend organiser lui-même l'activité des prostituées. Mais peut-être s'agit-il là, comme le fait remarquer Lebel, d'une «*restructuration industrielle*» d'une branche d'activité jusqu'ici artisanale. Pour une fois, la confusion du débat n'a pas desservi le sujet. Même ses aspects comiques (un vieillard de la coloniale qui dénonce dans les prostituées les agents de la révolte algérienne, particulièrement hilarant) dégageaient une impression de douce folie. Les filles parlent comme dans la rue. Alain Jérôme, avec sa façon paternaliste de les interrompre ou de les reprendre, prend la figure d'un mac télévisuel.

Mais à travers les éclats de rire et les larmes, à travers les ignobles vulgarités («*la soirée sera chaude*», «*les Eros Centers c'est le paradis*», ça c'est une réflexion de Le Tac), de très importantes questions sur la liberté individuelle sont apparues: avec le même impromptu, la même imprévisibilité que dans une conversation de café, mais la même vérité, la même franchise.

1. Artiste plasticien et auteur de *L'Amour et l'Argent*, Stock 2, 1979.



Les macs, les filles affirment s'en être à peu près débarrassées. Reste qu'il demeure entre l'affirmation de liberté et la liberté concrète un hiatus évident. Les macs, ce n'est pas si simple, ça va de l'amour partagé et interdit – une prostituée n'a pas le droit de vivre avec son amant – jusqu'à l'engrenage subtil d'une contrainte progressive et pratique, indécélable.

La prostitution elle-même: même si les conditions concrètes, économiques, sociales, font qu'elle n'est, toutes les filles l'ont redit, que la résultante de différentes contraintes et non un choix, n'est-il pas grave de poser en principe que l'acte de vendre son corps pour le plaisir sexuel d'autrui est en soi immoral? Le rôle des clients, enfin. Pour une fois, les fiches d'appel de téléspectateurs témoignaient d'une réelle prise de conscience, et nombreux étaient ceux qui rendaient hommage aux filles, les remerciaient d'exister. Ne serait-ce que pour cela, et pour la quasi-unanimité qui se dégageait contre le monstrueux projet Le Tac, cette émission constituait un grand moment de télévision.

*Libération*, 15 mars 1979

«Le sexe, il n'y a donc que ça  
qui vous obsède?»

Les outrages de *Libération* devant la 17<sup>e</sup> chambre

*C'est en vertu d'un texte de 1939 sur les «publications donnant l'occasion de débauche» que Libération comparaisait hier devant la 17<sup>e</sup> chambre, chargée des délits de presse. L'occasion de débauche, elle était bien là, au tribunal, dans la répétition infatigable des mots incriminés – cul, bite, chatte, etc. –. Mais en témoignant sur le sens profond de ces poursuites, en «solemnisant» l'audience, la défense, et ses témoins Françoise Giroud, Claude Perdriel et Jean-François Kahn, marquait les limites du ridicule judiciaire, et donnait un coup d'arrêt à la banalisation de telles poursuites.*

Des dizaines de gardes, un public qui va des apprentis journalistes des écoles aux lecteurs venus soutenir le moral en passant par les collègues – toute la presse – et les avocats des chambres voisines, pour ce procès que *Libération* avait voulu symbolique. Le président, qui est un nouveau dans cette chambre, s'appelle Schevin. On n'en voit presque rien, derrière l'énorme pupitre de bois. Il s'empresse de régler à voix basse – la justice ordinaire est inaudible – les affaires qui précèdent le gros morceau, le «Procès Libé». Du coup, ce garçon pris avec un travelo au bois de Boulogne, s'en tire avec une petite amende, et sans inscription au casier.

Tandis que Madeleine Jacob, privilégiée, prend sa place

juste au pied de la forteresse de la magistrature assise, Maître Leclerc déblaie les obstacles juridiques que, pour le principe, le président oppose à la citation des témoins. De toute façon, on ne peut refuser d'entendre Françoise Giroud. Zina Rouabah, debout devant cette assemblée de gros hommes haut perchés, paraît si frêle. C'est elle qu'on poursuit comme directrice de *Libération*.

Le tribunal, marmonnant les formules sacrées du rituel, farfouille et étale le journal pour retrouver les annonces incriminées. La lecture d'une des annonces, et le texte de l'inculpation – *beau cul cherche grosses bites*, «*attirant l'attention sur une occasion de débauche*», déclenche un fou rire que le président tente de calmer en ajoutant avec plus ou moins d'à-propos «*si vous devez rire à chaque mot, nous n'en avons pas fini*». Il faut avouer que le spectacle vaut la peine, et même les auditrices de justice, au banc du procureur, sont pliées en deux. Tout nouveau qu'il est, le président ne s'obstine pas et renonce à lire les textes incriminés. Chaque mot, dans sa bouche, tourne au gag.

Zina Rouabah, puis Nicole Savouillan, comme journaliste chargée de la rubrique «Petites annonces», expliquent le débat qui s'est déroulé au sein même du journal, sur ces annonces «Chéri(e) je t'aime». Elles répètent qu'il portait sur la question du sexisme et du phallocratisme, jamais sur le caractère «obscène» des annonces en tant que telles. Ces poursuites sont une initiative du parquet et *Libération* n'est certes pas poursuivi pour phallocratisme, mais bien parce que la morale du Siècle, sans jeu de mots, a été offensée.

Les témoins: de «grands journalistes», des professionnels de la presse. Claude Perdriel, directeur du *Matin* et du *Nouvel Observateur*, explique qu'il a lui-même été à l'origine, au sein de ses publications, de l'apparition d'une rubrique d'annonces

«contacts» semblable à celle de *Libération*. Il ajoute même que cela lui paraît la seule forme de publicité non contestable. Maître Leclerc en cite quelques-unes, dont la différence avec celles de *Libération* ne tient guère qu'à des questions de vocabulaire. Entre «*Jeune homme soumis caressant cherche protecteur viril*» (*Nouvel Obs*) et «*Jeune cul cherche grosses bites*», il n'y a guère qu'une différence de forme. Ou un peu d'hypocrisie en moins, comme on voudra.

Perdriel explique cette différence de ton par le nouveau journalisme, dont il voit en *Libération* «*le résultat le plus achevé*». Il parle de la communauté qui se forme entre un journal et ses lecteurs, du devoir journalistique de favoriser les contacts entre ses lecteurs. Arrive Françoise Giroud, très intimidante, toute de laine brune vêtue avec une large ceinture de cuir et des gants noirs qu'elle ne quittera pas. Un peu tigresse, un peu maîtresse. Le président se ratatine encore un peu plus. «*J'ai été moi-même au gouvernement, à l'origine de la réglementation des affiches pornographiques. Mais les petites annonces de Libération ne sont pas des provocations pornographiques. Elles expriment la solitude, le besoin de relation de ceux-elles qui les envoient. La justice poursuit Libération alors qu'elle n'inquiète pas celui qui viole, tout-puissant, les ordonnances de 44*» (entendez Hersant).

Et enfin ces phrases, qui me vont droit à l'estomac: «*Libération est le seul cas d'un journal qui ne dépend d'aucun pouvoir financier ni politique, il est la preuve, grâce au dévouement de ses journalistes et la modestie des salaires qu'ils reçoivent, qu'on peut faire un journal libre en France.*» Ce qui est un peu inquiétant pour *L'Express*, mais qu'importe.

Enfin, Jean-François Kahn qui confond un peu son témoignage avec une tribune éditorialiste moralisateur, tient à dire que de telles annonces le choquent personnellement, mais que l'existence même de *Libération*, que de telles poursuites

menacent, lui paraît extrêmement précieuse. Qu'il est bien d'autres choses, dans la presse du sang, ou dans *Minute*, qui le choque infiniment plus, et que le parquet ne songe pas à poursuivre.

Maître Leclerc en profite pour rappeler que par un étrange paradoxe, on n'a pas le droit de poursuivre pour outrage aux bonnes mœurs l'apologie de la torture, mais qu'il faut du sexe, exclusivement du sexe, pour outrager nos mœurs. Il rappelle aussi que cet article 184 du Code pénal, en vertu duquel *Libé* est poursuivi, a été introduit par les lois sur « *la protection de la race* », en 1939. Le président: « *C'est une terminologie de l'époque.* » Gène.

Enfin, le procureur. Jeune, barbu, trente-cinq ans, mince, cherche partenaire... Pardon. Comme je suis tout à côté de lui, je m'interroge sur son degré d'hypocrisie. Quelque chose, dans sa façon de parler, trop sèche, mal accentuée, dans le fait qu'il ne cesse de se passer la langue sur les lèvres, m'inquiète pour son avenir. Il n'a pas l'air convaincu – à son âge, jouer les Pinard<sup>1</sup>, c'est un peu dur... : « *Il n'est pas admissible qu'un journal national important publie de telles petites annonces. Cela relève de la presse spécialisée.* » Il relit encore une fois les textes, la langue s'affole sur les lèvres tandis qu'il décrit la coupable photographie: « *On voit même un enfant pratiquant une fellation à un adulte.* » Que tout cela soit publié dans *Libération*, bien loin d'être une circonstance atténuante, en est une aggravante. Quant à la discrimination du parquet envers *Libération*... D'abord, on ne poursuit pas qu'eux – pas plus tard que la semaine dernière vous avez, dit-il au juge, condamné *Charlie Hebdo*. Et d'ailleurs, vive la contradiction. *Libération* est seul de son genre – seul à mélanger les genres.

Maître Lévy retrace les nombreuses poursuites engagées par le parquet contre *Libé*. À propos de la police, de l'armée, des mariages blancs pour immigrés, des stupéfiants, des bonnes mœurs.

Et c'est la plaidoirie finale, celle de Maître Leclerc. C'est un ouragan, non, un cyclone. Il y a toujours, dans les discours d'avocat, une part d'usure, d'habitude. Sur une telle affaire, il existe un grave danger: l'obstination du parquet, la répétition des poursuites ne vise qu'à la multiplication des peines, mais aussi à la banalisation de l'indignation et donc à l'affaiblissement de la riposte. En mettant tout à plat, en balayant l'hypocrisie du discours judiciaire, Leclerc a trouvé de réels accents de drôlerie féroce et d'émotion sincère.

Un point de droit d'abord: en choisissant cet article 184, le parquet s'est trompé. Gravement: car si c'est « *l'occasion de débauche, quels qu'en soient les termes* » qui est poursuivie comme le précise le code, il faudrait aussi poursuivre le *Nouvel Observateur* ou *Le Chasseur français*. Car il n'existe entre eux et *Libération*, sur ce point, qu'une différence de termes, justement. Et il est trop tard pour changer d'incrimination.

Erreur de droit, mais révélatrice. « *Car ce qui vous choque, ce n'est pas l'occasion de débauche, ce sont les mots, leur crudité, leur absence d'hypocrisie. C'est cela que vous poursuivez – ces mots chatte, bite, cul – alors que vous les employez avec un rire gras, dans les soirées arrosées, entre vous, tout magistrats que vous êtes. Il y a des magistrats homosexuels, des magistrats adultères, des ministres débauchés, et même à la tête de l'État, il n'est bruit que de partouzes.* » Le vrai problème, c'est cette fameuse débauche: « *Aujourd'hui, où la loi ne punit ni l'adultère, ni l'homosexualité en tant que telle, ni la bestialité, ni aucune perversion, comment définiriez-vous la débauche? Au nom de quel ordre moral?* »

1. Procureur de la 17<sup>e</sup> chambre qui requit contre.\*

Pris à partie avec cette énergie qui venge bien des justiciables, le parquet disparaît sous son bureau. Et quand Leclerc s'écrie: « *Le sexe, il n'y a donc que ça qui vous obsède?* » à l'adresse des juges, on frôle les applaudissements. « *Si vous avez horreur de ce mot, si vous feignez l'horreur devant ces mots, devant cette franchise, c'est parce qu'au tribunal la vie ne doit pas entrer. Vous êtes loin de la réalité, loin de la vie.* » Je ne sais si nous serons condamnés, mais nous sommes d'avance vengés<sup>1</sup>.

*Libération*, 16 mars 1979

## Haro sur le traître

Un œil poché, le visage marqué par les coups: le tabassage que deux partisans du « passage à l'acte » ont pratiqué, dans l'excitation d'un samedi soir, sur le philosophe Michel Foucault n'a heureusement pas eu de graves conséquences. Et Foucault, qui a décidé de ne pas porter plainte, estime que l'incident était en soi secondaire. L'agression n'est pas le fait d'une organisation, juste le débordement de paumés agressifs décidés à « casser de l'intellectuel ». Ou à montrer que la violence n'est pas que dans les discours, qu'il faut briser avec le symbolique... On connaît la chanson. Mais si les plus inoffensifs dans cette affaire sont ceux qui règlent leurs problèmes idéologiques à coups de poing, on s'intéressera plus au climat instauré depuis peu à propos de la question iranienne, et dont cet incident n'est qu'un épisode.

Depuis quelques jours, plusieurs journaux se sont livrés à l'exercice de l'accusation rétrospective des positions du philosophe sur la révolution iranienne. Climat de dénonciation: un article du *Matin* met Foucault « en demeure » de se justifier, un article de [Paul-Jean] Franceschini dans *Le Monde* prête à Foucault une phrase qui n'est pas de lui sur la remise en ordre à Téhéran – phrase extraite d'un contexte où, au contraire, le philosophe mettait en garde contre les dangers d'un retour

1. Le journal sera bel et bien condamné. Cf. Jean Guisnel, *Libération, la biographie*, La Découverte, 2003.

du bâton nationaliste musulman. *Le Monde*, d'ailleurs, rectificera. Décidément, il y a quelque chose qui ne va pas, chez les intellectuels et la presse, à propos de l'Iran. Quelque chose qui n'a pas forcément de rapport immédiat avec le « contenu » des positions, mais qui est plutôt de l'ordre de la culpabilisation généralisée, hystérique, rendant tout échange d'informations, toute discussion impossibles. Tout se passe comme si chacun, dans cette guerre impitoyable de tous contre tous qui caractérise la confrontation d'idées sur l'Iran, était convaincu de la totale efficacité de toute « position ». Comme si chaque ligne écrite ici décidait du sort des Iraniens et des Iraniennes. Comme si toute réflexion sur ce sujet devait aussitôt être pesée en termes de responsabilité historique, de trahison et de contre-trahison.

Héritage des mœurs communistes, qui ont si longtemps marqué les façons de réagir de l'intelligentsia. Mais aussi, à l'égard de Foucault, irritation de voir le philosophe, au risque de se tromper, tenter de rendre compte d'une réalité complexe, extérieure à son champ de travail habituel. Irritation qui se transforme en hargne : ce ne sont pas les redoutables théoriciens musulmans de la République islamique qu'on critique ; à peine ose-t-on, chez les intellos français, s'adresser directement à eux. On les ignore, vieux franco-centrisme. Par contre, on a sous la main quelqu'un de chez nous, un traître ayatolliste infiltré dans nos rangs de penseurs occidentaux qui paiera pour eux. Il faut bien un plastron, un responsable, un bouc émissaire. Ne serait-ce que pour prouver qu'en définitive, seul compte le drapé des positions prises ici, et que le sort du monde se décide entre le boulevard Saint-Germain et la Seine.

*Libération*, 4 avril 1979

## Un comte à dormir debout

Monseigneur est dans *Paris-Match*, monseigneur a cinq heures d'émission télévisée sur *Antenne 2*, monseigneur est dans *France-Soir*. Le comte de Paris refuse toute interview qui n'accepte comme règle de l'appeler « Monseigneur ». Ainsi se rétablissent les titres : et les téléspectateurs stupéfaits ont vu avant-hier un Poivre d'Arvor mi-sérieux mi-ironique donner du *Monseigneur* au seul non-écclésiastique qui ait droit à cette courbette.

Après le « tout m'est bonheur » de la comtesse, le comte à son tour publie ses Mémoires. La Maison de France redécouvre les vertus du marketing. Maison de France Ltd : les téléspectateurs ont vu une vieille ganache gâteuse, curieusement dotée d'un physique de rastaquouère, qui parlait de sa petite affaire exactement comme n'importe quel vendeur d'appareils ménagers. Que c'était une bonne marque, qui avait fait ses preuves. Mais tout benoîtement, monseigneur nous en apprend des belles : que de Gaulle, preuves en main, songeait très sérieusement à une restauration monarchique, qu'il lui écrivait pour le remercier de ses « royales suggestions » (*sic*), et qu'il avait modifié la constitution en supprimant la cause qui interdisait aux descendants des familles ayant régné sur la France toute candidature politique, pour permettre à monseigneur de

lui succéder par le jeu du suffrage universel. Refaire le coup de Louis-Napoléon Bonaparte, en somme. Mais le plus étonnant, dans le langage de monseigneur, c'est la volonté de plate démagogie qui l'animait. Monseigneur dit qu'il aurait été plus loin que le front popu dans les réformes sociales, monseigneur se frotte de marxisme, monseigneur est prêt à tout. Le problème, c'est que monseigneur, quand il se compare à Juan Carlos d'Espagne, oublie que c'est son fils, le viveur Henri, qui correspond au modèle de restauration espagnole, pas lui. Mais Henri, confie monseigneur à *Paris-Match*, ne pense qu'à sauter les jeunes filles. Monseigneur ne sait quoi faire pour paraître plus jeune que son fils, plus à gauche que ses petits-fils. Monseigneur est prêt à brader toute sa légitimité pour un strapontin. Monseigneur est à vendre, il n'a même pas la grandeur des principes inutiles.

Mais ce que les ronds-de-jambe monseigneuriaux révèlent surtout, c'est que le goût français pour la noblesse et la monarchie est en pleine expansion. Que monseigneur explique, en araignée patiente, qu'il reste un secours, qu'il attend son jour, qu'on lui reviendra, c'est une chose. Que de Gaulle, usant d'un privilège présidentiel tombé en désuétude, ait anobli (en lui conférant le titre de duc français) un [Antoine (de)] Lévis-Mirepoix nous rappelle la continuité de la monarchie à la République. Que Giscard organise pour Baudoin et Fabiola des dîners de noblesse, qu'il réforme le protocole en le rapprochant peu à peu des mœurs de l'ancienne cour, se fasse servir le premier au cours des dîners officiels, rend les prétentions de monseigneur un peu vaines. Oui, le royal est à l'ordre du jour, et il n'est pas réservé aux derniers Bourbons. La vogue monarchique actuelle n'est pas une galéjade, c'est l'expression d'un mouvement profond de la société française vers la Restauration, une traduction nouvelle du

principe de retour si cher à l'histoire politique française (restauration après la révolution, restauration du Second Empire, retour de De Gaulle au pouvoir). Tout se passe comme si la société française ne vivait que de retours aux origines, et monseigneur, si dégénéré soit-il, profite de ce mouvement. Après tout, monseigneur est assez faisandé pour séduire, tout à fait sérieusement, les concierges et les retraités qui font le plus profond de la France éternelle<sup>1</sup>.

*Libération*, 13 avril 1979

1. Une semaine plus tard, le 20 avril 1979, *Libération* explique avoir «reçu un important courrier d'insultes» et publie plusieurs lettres indignées.

«Ne me quitte pas, j'ai tant besoin  
de te battre»

*Ah, tu ne veux pas changer de chaîne, attends un peu ta raclée. Combien de femmes, mardi soir, ont reçu un gnon en pleine gueule, pour avoir essayé de suivre «Les Dossiers de l'écran» consacrés au martyr conjugal? Pas mal sans doute, si j'observe l'audience relativement faible de l'émission: 26% de téléspectateurs, selon France-Soir. Pourtant, Antenne 2 a offert ce soir-là un très grand moment de télévision, simple et fort, où la parole était laissée aux seules victimes...*

Un télé-film clair et bien construit, dans la tradition de ces dramatiques américaines qui sont l'équivalent animé et psychologisé des montages pédagogiques audiovisuels d'autrefois, et qui servent maintenant d'introduction aux Dossiers [de l'écran]. Un débat passionnant sans démagogie ni misérabilisme. La France a découvert le problème des femmes battues.

Certes, entre la société américaine décrite par le film, et où toutes les conséquences du livre anglais de Erin Pizzey, *Crie moins fort, les voisins vont t'entendre*, ont été tirées, et notre archaïque société du gros rouge et du tabassage, les différences sont considérables. Là-bas, une société intégralement psychanalysée, où Janis, femme d'un cadre en assurances, découvre

le hideux visage de la mort derrière les moustaches conquérantes de son sympathique mari. Une société où les collectifs de femmes discutant de leurs problèmes, les docteurs pour maris-batteurs et les procureurs femmes sont tous au courant. Parfois exaspérant par ces flots de psychanalyse intégrée au moindre geste, ce film avait pourtant bien des qualités: Janis, bêtassou comme il n'est pas permis, assez exaspérante pour que les violences de son mari ne soient pas gratuites, attachée à l'homme-bourreau comme le lierre à l'arbre, n'a rien d'une héroïne martyre. Et son mari rien d'un monstre. Il est même assez sévère. Et, contrairement à ce qu'une certaine orientation du débat laissait croire, par le simple fait de limiter les cas de femmes présentes aux «couches défavorisées», le film montrait bien cet autre visage de violence, dans les jolies maisons des bons, beaux et jeunes bourgeois, qu'on aurait cru débarrassés de ces archaïsmes. Mais c'est bien le film qui avait raison: pour 33% de femmes battues qui vivent dans des foyers ouvriers, 27% sont épouses de cadres moyens et 15% de cadres supérieurs. Non, ce problème-là n'est pas principalement lié à la misère et à l'alcoolisme, suivant l'explication trop facile de tous les Joseph Pasteur.

Une société avertie, l'américaine, où la police sait à quoi s'en tenir et tente d'amener la femme à porter plainte. Une société sans parole, sans conscience sur ce problème, la Française.

Pour la première fois, quatre femmes témoignent, à visage découvert pour trois d'entre elles – la femme, algérienne d'origine, d'un légionnaire, une genre jeune gauchiste, et madame Lime, qui nous a fait venir les larmes aux yeux en déclarant tout simplement que les stigmates qu'elle portait au visage provenaient d'une raclée maritale reçue deux jours auparavant; le visage masqué pour la dernière, dont nous ne vîmes que les

cheveux gris, que son mari a battue autrefois jusqu'à lui faire accoucher d'un enfant mort-né, et qui dit calmement « *je l'ai quitté parce que ça aurait pu tourner au drame* ». Et puis Huguette Leforestier, pour SOS femmes battues, qui a rappelé l'essentiel: qu'il n'existe actuellement que leur petit foyer militant avec trente lits pour accueillir femmes et enfants. Alors que, simples indications statistiques, il y a eu 15 certificats médicaux pour violences conjugales dans le seul département d'Alsace, en un an; il y a quatre urgences tous les soirs dans un hôpital moyen de banlieue. SOS femmes battues recevait une vingtaine de coups de téléphone par jour. Depuis l'émission, le centre en reçoit plus de deux cents quotidiennement.

Car tel est le vrai problème: ces femmes battues, parfois à mort, ne quittent pas leur tortionnaire, et elles ne le quittent pas parce qu'elles n'ont nulle part où aller, pas d'argent, pas de lieu. Est-ce un simple hasard, le fruit d'une scandaleuse carence administrative? Pas seulement. Une étrange conjuration lie ces femmes à leur chaîne de douleur, les y ramène, les y condamne. Une conjuration qui ne tient pas seulement la femme par la dépendance économique. Car ces femmes violentées non seulement ne peuvent, mais ne veulent profondément pas *le* quitter. Tout vient les convaincre: et la fin du téléfilm américain de mardi le répète à sa façon, quand le mari repentant a, avec sa femme, cette dernière entrevue qui annonce qu'entre eux, rien n'est définitivement rompu. Oui, le couple pervers de l'homme-bourreau et de la femme-victime est indissoluble, infrangible. La société peut bien dénoncer la violence masculine, elle n'ira jamais jusqu'à en tirer cette très simple conséquence: qu'elle le quitte. Non, la femme battue doit rester rivée au couple maudit. Christ moderne témoinnant de la psychanalyse nécessaire du mâle assassin. L'absence même de tout homme, de tout mari, au débat de mardi soir,

est révélatrice: ces femmes ne sont pas là pour faire éclater le couple fatal de la résignation et de la violence, mais pour permettre à l'homme d'accéder enfin à sa réhabilitation. « *Je restais avec lui pour l'aider* », expliquait une des participantes. Que l'homme se sente coupable, oui; que la femme lui serve de révélateur de ses propres abîmes, oui. Qu'elle en meure, peut-être, du moment qu'il entre enfin au cabinet du psychanalyste. Alors, en effet, on peut bien parler de masochisme féminin, non dans le sens graveleux des ignobles sous-entendus sur le plaisir des coups, mais quand le corps de la femme, lié pour toujours à celui de son meurtrier, lui sert non plus seulement de défouloir mais aussi de voie d'accès à sa propre vérité, à sa douce culpabilité, à sa masculinité triomphante. Ne me quitte pas, j'ai tant besoin de te battre. Peut-être madame Line a-t-elle entendu cela, ce mardi soir, quand elle est rentrée chez elle<sup>1</sup>.

*Libération*, 19 avril 1979

1. Hocquenghem publiera une interview de Mme Line le lendemain.



## Le suicide de Jean-Louis Bory

*Jean-Louis Bory s'est tiré une balle dans le cœur lundi soir [le 11 juin 1979] à Méréville (près de Paris) où il était né le 25 juin 1919. Agrégé de lettres, il n'abandonna l'enseignement qu'en 1961. Avec son premier roman Mon village à l'heure allemande, il obtient le Goncourt en 1945 et entreprend une série balzacienne romanesque réunie sous le titre Hermemont. Passionné de Balzac et d'Eugène Sue, il leur consacra plusieurs ouvrages et adapta certaines de leurs œuvres à la télévision. Fou d'histoire, ses livres sur les Trois Glorieuses (1973) et sur Cambacérès (Les Cinq Girouettes, 1979) sont ses plus grandes réussites. Il fut le critique cinéphilie du Nouvel Observateur de 1966 à 1978, publiant plusieurs livres sur le sujet. Dans plusieurs ouvrages autobiographiques et au cours de maintes déclarations publiques courageuses, il affirma sa «différence» homosexuelle pour mieux soutenir toutes les différences et toutes les minorités<sup>1</sup>.*

On peut toujours nécrologiser un mort par accident, par maladie ou par vieillesse, et les commentateurs ne s'en priveront pas pour la disparition de John Wayne. Mais au même

1. Nous avons italisé ce complément nécrologique figurant en fin d'article, sans savoir s'il est de Guy Hocquenghem.

moment où le grand cow-boy fasciste s'en va, le suicide de Jean-Louis Bory, même s'il nous fait pleurer des larmes privées, éteint tout commentaire. Quand quelqu'un se suicide, c'est bien pour nous quitter, pour rompre définitivement avec nous, volontairement. Le docteur [Henri] Amoroso<sup>1</sup> peut triompher, les imbéciles pontifier sur le déséquilibre foncier propre aux pédales, les Mourousi inventer à la dernière minute «un mal incurable» (ainsi que je l'ai entendu au Journal Télévisé) dont aurait souffert Jean-Louis Bory. Il n'y a rien à répondre rien à revendiquer. Jean-Louis Bory, écrivain d'abord, est mort comme Montherlant, une mort choisie, passionnée, mais résolue. Pour moi, c'est là la plus belle preuve de courage. Non, Jean-Louis Bory n'est pas une «victime»: son acte n'est pas la résultante des forces hostiles entourant celui qu'il définissait lui-même comme le dérèglement fait chair, l'artiste affirmant sa différence jusque dans l'érotisme.

Cette façon de quitter le tohu-bohu empoisonné de l'intelligentsia parisienne n'est pas triste, elle est seulement douloureuse. Elle n'est pas révoltante, elle manifeste au contraire une dignité, une proximité à ses propres passions que je ne peux qu'envier et saluer. Sans vains bavardages.

*Libération*, 13 juin 1979

1. Qui insulta J.-L. Bory et les homosexuels au cours d'une émission télévisée.\*

## Deux cent mille amants impossibles

*Si tous les gays des States (i. e. tous les homosexuels américains) voulaient se donner la main... C'est presque ce qui s'est passé dimanche devant la Maison-Blanche. Sans conteste, la « plus grosse manifestation homosexuelle » depuis l'invention de l'homo sapiens.*

Oui, deux cent mille amants que je n'aurai pas... Enfin, cent mille, puisque l'incroyable foule homosexuelle qui manifestait le dimanche 14 octobre à Washington était composée pour bonne moitié de lesbiennes, qui ont eu un rôle absolument moteur dans toute la mobilisation.

En remontant les flots de l'humanité homosexuelle en marche, à bord d'une des voitures roses aux fanions « gays » du service d'ordre, j'écoutais les estimations que se transmettaient nos patrouilleurs, par leurs radios de bord. 300 000, 250 000, disait-on, et c'était aussi la première estimation policière, et celle donnée par les radios commerciales de Washington. Mais au cours de l'après-midi, beaucoup de marcheurs renonçaient à assister au meeting. Du coup, les estimations officielles des grandes chaînes de TV tombaient dans la soirée à 100 000 participants.

Quoi qu'il en soit, la marche gay sur Washington reste une

des plus grandes marches jamais vues ici, de la même importance que les plus grandes manifs contre la guerre au Vietnam. Car manifester à Washington est une prouesse difficile : jamais ville ne fut mieux conçue pour décourager les démonstrations de foule. L'immensité de Washington, ces enfilades de ministères, de pelouses désertes, en font une ville à une tout autre échelle que tout ce que nous pouvons concevoir. Aussi, hier soir, en arrivant dans ce désert gréco-romain, étais-je extrêmement déçu : rien de très visiblement gay, excepté dans le ghetto homosexuel, où une foule venue de tous les États enrichissait bars et discos, visiblement ravis de l'aubaine. Mais à mesure que la nuit gay s'étendait sur Washington, à chaque carrefour, sur les marches des colonnades, des triangles roses se rassemblaient, cherchant un hôte pour la nuit. Et peu à peu, la ville morte des administrations, malgré un froid piquant, s'emplissait d'une nouvelle population.

Ce matin, au pied du Capitole, siège du Sénat, les marcheurs ont commencé à se rassembler dès 10 heures. Une mer de banderoles de toutes couleurs, les hurlements des groupes de lesbiennes (qui prennent à cœur désormais d'imiter le youyou des femmes arabes). Les milliers de sifflets à roulettes qui servent désormais de code d'appel entre gays mâles, les camionnettes disco des New-Yorkais du « Gay Rythm », les discours de bienvenue, les mégaphones faisaient un joli tintamarre, chacun paradait sur les pelouses avant de gagner sa place dans le cortège.

Car, partie du pied du Capitole, la marche a remonté les grandes artères de la ville pour rejoindre le lieu du meeting, le Monument national de Washington. En tête, les lesbiennes noires, très applaudies. En remontant l'avenue des ministères, le cortège, qui a défilé pendant plus de quatre heures, est passé juste au pied de la Maison-Blanche et je dois dire que

le spectacle était émouvant de ces milliers de pervers en tous costumes posant devant le symbole du plus puissant pouvoir politique du monde.

C'est d'ailleurs devant la Maison-Blanche que quelques opposants attendaient les marcheurs, portant des pancartes incitant les homosexuels à prier pour le pardon de leurs fautes, extrême démocratisation américaine : sur ces dizaines de milliers de marcheurs, il ne s'en est pas trouvé un pour tenter de faire taire ces oppositionnels.

Du perron de la Maison-Blanche, j'ai vu défiler les folles portoricaines, les folles noires, puis aussitôt après, les handicapés et les « *parents d'homosexuels fiers de leurs enfants* » et les régions des USA, chacune manifestant à sa façon, dans un tohu-bohu de nationalismes folkloriques.

Cinq ou six orchestres ponctuent la marche, fanfares de groupes gays locaux, tel le Montrose Marching band, tout en survêtement rouge et jeans, dansant et chantant disco, tout au long des trois ou quatre kilomètres. Les majorettes masculines de Los Angeles, le Great American Yankee Freedom Band, une centaine de musiciens en uniforme bleu et or, et leurs jeux de drapeau.

Les délégations des États-Unis de l'Ouest, et celles du Texas, de la grande plaine du Middle West, les délégations du sud profond, Virginiens et Géorgiens, chantant « *When the gays are marching in* » en negro-spiritual, sont finalement plus importantes que celle de New York.

New York a beau n'être qu'à quatre heures de Washington, il est venu plus de monde de l'autre bout du continent. Mais peut-être la sophistication new-yorkaise n'est-elle pas pour rien dans ce relatif désintérêt. Et puis il y a tous ceux qui portent des badges : je ne suis pas gay, mais je suis à leur côté. Il y a les amis des gays, les voisins de gays... Et puis il y a la

foule, cette foule incroyable qui comprend aussi bien les délégations de l'Alaska que de Hawaï, l'association des quakers gays, des Mormons gays à côté des clubs sportifs gays, des adeptes de la mode des clubs de Houston (Texas), des Juifs gays, des anciens combattants du Vietnam gays, des folles les plus maquillées jusqu'aux super-mecs en slips de cuir et chaînes, des faux oncles Sam en travelo.

Sur l'immense pelouse du meeting, le soleil brille, malgré le froid. Des centaines de haut-parleurs diffusent à la foule chansons et discours, et quand le premier orateur s'écrie, depuis la haute tribune de plastique jaune : « *Vous êtes le plus grand rassemblement d'homosexuels jamais réalisés dans l'histoire du monde* », un immense cri soulève l'assistance, qui reprend les premiers slogans. « *Nous sommes partout, partout, partout* », avec la fièvre d'une communion. Au fond, l'obélisque du monument de George Washington s'élance vers le ciel et l'orateur rappelant que tant de gay people se croient seul au monde, « *que nous-mêmes, parfois, avons cru être seuls au monde* », provoque une extase quasi religieuse au moment où il lance vers le ciel, accompagné par deux cent mille voix, « *Harvey Milk, nous entends-tu ? Nous sommes ici* ». Harvey Milk, conseiller municipal de San Francisco, assassiné l'an dernier, est le martyr du mouvement gay.

On frôle ici la mystique. D'ailleurs de la scène, voici maintenant que nous est adressée par les représentants de toutes les églises progressistes, une célébration spirituelle de la vie gay, chantée par le clergé. Dans le même genre, Troy Perry, fondateur de la plus grande église homosexuelle, se lance dans une apologie prédicante des émeutes récentes de San Francisco, n'hésitant pas à considérer l'emploi des cocktails Molotov pour la première fois par des activistes gays, comme un pas spirituel de première importance.

Et puis, bien sûr, il y a tous les discours politiques, très radicaux, même ceux qui émanent des forces les plus modérées, chauffées à blanc par la foule. Quel monde voulons-nous, quel avenir voulons-nous bâtir? La réponse tourne dans chaque discours autour de l'anti-racisme (un ou une speaker sur trois est noir), du besoin d'amour et du refus des injustices capitalistes.

Devant la scène, deux traducteurs instantanés transmettent par gestes discours et chansons aux sourds-muets du premier rang et quand Tom Robinson chante, accompagné par Allen Ginsberg, la foule des sourds-muets accompagne du bras la musique, chantant en chœur à leur manière.

Derrière la tribune, beaucoup d'anciens activistes des années 60, reconvertis dans le gay militantisme. Kate Millett, avec qui je bavarde un instant, Ginsberg et son amant Orlovsky, qui vient de dire à la tribune un poème à la gloire d'Allen et de leur liaison. Tous disent ressentir le même choc qu'au début des manifestations de pacifistes des années 60<sup>1</sup>.

*Libération*, 16 octobre 1979

## Les «homos» réclament justice

Il est des génocides connus, qu'on célèbre et fleurit à chaque anniversaire, et qui protègent encore aujourd'hui, par leur souvenir, les descendants des victimes. Mais il est aussi des génocides honteux, des génocides sans Histoire. Des génocides qui n'ont rien appris à personne, ni aux bourreaux, ni au monde. Tel celui des Arméniens par les Turcs, ou des Gitans par Hitler.

Encore les communautés arméniennes et tziganes, elles, se souviennent-elles.

Quand, il y a deux ans, nous avons commencé, Lionel Soukaz et moi, la recherche historique qui devait aboutir à un film et à un livre (*Race d'Ep!*), nous venions de découvrir cette particularité de l'«Holocauste» des «Triangles roses» par Hitler: ce massacre-là n'avait laissé aucune trace. Les Triangles roses, puisque ainsi étaient désignés, par les nazis, les homosexuels des camps, sont morts pour rien. Morts deux fois: personne ne s'en souvient, pas même les familles; qui n'ont jamais su, ou qui ont trop honte. Personne ne témoigne, pas même les survivants; qui se cachent, puisque aujourd'hui encore, la cause de leur déportation reste synonyme de flétrissure. Le massacre des homosexuels européens pendant la dernière guerre est la preuve même de la relativité de notre

1. Dans le film de Lionel Soukaz *La Marche gay*, on voit Guy Hocquenghem participer au défilé du 14 octobre et discuter notamment avec Allen Ginsberg et Kate Millett.

Histoire. Oui, on peut truquer le passé à la perfection, on peut effacer le sang. L'extermination inconnue des Triangles roses le démontre. Combien ont-ils été? Cent mille? Cinq cent mille? Personne ne sait, personne ne saura jamais. Tout plutôt qu'avouer cette cause-là de déportation. Restent de fragmentaires chiffres officiels: 5 à 10000 déportées par an à partir de 1934 par le canal de la justice allemande. Plus les envois directs en camps par la Gestapo, plus les rafles dans les autres pays européens, plus les épurations directes dans l'armée, l'administration...

Personne ne dira leur histoire à la place des homosexuels. Et eux-mêmes, oublieux ou trop jeunes, ignorent leur propre passé. Et c'est la vraie raison qui nous a poussés, comme d'autres écrivains, cinéastes ou chercheurs, et avec la seule aide du cercle de nos amis à travers toute l'Europe, à entreprendre de retracer, pour la première fois, l'histoire d'une minorité à elle-même inconnue.

Non, personne ne la dira à leur place, et pour une très simple raison: dans les débats politiques de ce siècle, les homosexuels ne sont jamais défendus, jamais courtisés par ces grandes forces qui font et défont régimes et révolutions. Les homosexuels ne sont un enjeu important que négativement, depuis un siècle qu'ils forment sur notre Vieux Continent une minorité sociale significative. L'enjeu des enchères répressives.

La droite, la gauche: entre elles, depuis cent ans, c'est un concours incessant à qui saura le mieux étouffer et détruire les marginaux de l'amour. Même les camps de concentration, n'allez pas croire que les nazis aient innové en y jetant les Triangles roses. Déjà en 1934, une rafle gigantesque déporte en Sibérie les homosexuels des grandes villes russes. Et, dès lors, la propagande de l'Internationale Communiste peut concen-

trer ses feux sur la supposée complicité du nazisme et de l'homosexualité, mettant en demeure la dictature adverse de faire son ménage chez elle. Les homosexuels ont été la balle folle d'un tennis sanglant entre les deux terreurs totalitaires. «*Tuez le Juif, et le marxisme disparaîtra*», proclame Gœbbels. «*Tuez l'homosexuel, et le fascisme s'évanouira*», répond en terrible écho le «grand écrivain» Maxime Gorki.

#### « FIERTÉ GAY »

Telle est la loi de l'oppression homosexuelle: assassins à droite, assassins à gauche, même dans cette gauche libérale et modérée qui emboîta le pas à la propagande des PC, et continue aujourd'hui à penser l'homosexuel comme fasciste, ou, à tout le moins, bourgeois. Oui, la *Race d'Ep* est au-delà des catégories du politique, elle est le charnier sur lequel convergent, vautours des pestes brunes ou des révolutions victorieuses, gestapistes comme khomeynistes, les spécialistes du meurtre de masse.

Pourtant, depuis dix ans, les oubliés des camps s'éveillent. Aux USA, bien après que l'honnête Kinsey eût découvert que les homosexuels représentent 10% de la population, une conscience d'être autre, érotiquement et culturellement, s'est progressivement formée. Le 14 octobre dernier, j'ai vu deux cent mille homosexuels défiler dans Washington pour exiger la fin de toute discrimination légale à leur égard. Chaque printemps, plusieurs centaines de milliers d'entre eux manifestent à New York et à San Francisco<sup>1</sup>, dans un jour de «fierté gay»,

1. La vie gay à New York, San Francisco et Los Angeles, ainsi que dans plusieurs villes européennes et à Rio de Janeiro, fera l'objet de plusieurs reportages de Guy Hocquenghem, repris dans le recueil *Le Gay voyage*.

puisqu'ainsi ils s'appellent. Une civilisation «gay» s'est créée, qui a ses ghettos, ses hommes politiques, son marché économique. Mais cette émergence se ressent de l'extrême précarité de la condition homosexuelle. Puisque l'homosexuel peut se cacher, il n'existe pas socialement avant de s'être lui-même avoué et désigné comme tel. Réciproquement, il pourrait disparaître demain, pour peu qu'une violente répression surgisse. Contre cette insécurité, cette fragilité, les «gays» américains, et leurs émules européens ont tenté de bâtir de solides barrières. Des villes se sont formées à l'intérieur des villes, quartiers spécialisés, avec leur style de vie, leurs distractions.

Un million et demi à New York, un million peut-être à Los Angeles, et 30 000 homosexuels viennent grossir chaque année le ghetto «gay» de San Francisco. Paradoxalement, cette sécurité-là ne me rassure guère: plutôt que d'être réellement «mieux acceptés», comme on le dit souvent, je crois que les homosexuels sont surtout de mieux en mieux identifiés aujourd'hui. Et de plus en plus considérés comme une race à part.

Ce qui est faux: l'homosexualité est la minorité de l'hétérosexualité, et non un «autre» génétique. Le dialogue avec l'hétérosexuel, la mixité, le contact avec lui sont indispensables. Et l'enfermement dans les ghettos peut devenir le nouveau danger.

Certes, ces choses-là sont parfois difficiles à dire aux bouillants militants «gays»; et je l'ai bien vu à New York, en présentant notre film, quand je les entendais expliquer leurs réactions aux images finales par lesquelles nous avons voulu traduire en fiction ce dialogue et cette coexistence nécessaires.

Car contre l'enfermement du ghetto, l'effort culturel récent né dans les cercles homosexuels est d'un effet certain. Il est surtout net en Europe, aux USA, curieusement, la montée en puissance d'un mouvement et d'un «way of life» homosexuels

s'accompagne d'un relatif épuisement artistique sur le sujet, par rapport au temps de Tennessee Williams, ou de Burroughs et Ginsberg. Sur le Vieux Continent, une nouvelle culture homosexuelle se cherche. Et cherche à s'exprimer dans sa différence, pour les autres, pour le public «normal». Les nouveaux journaux (tel le *Gai pied* français), les événements culturels, marquent cet automne d'une pierre blanche pour la différence homosexuelle. À Londres, la pièce *Bent*, par Martin Sherman<sup>1</sup>, consacrée aux affres d'un «Triangle rose» tentant d'échapper à sa marque infamante dans un camp, remporte un succès massif et non spécialisé. Même en France, plusieurs films marquent la fin d'une représentation stéréotypique, façon *L'Escalier* ou *La cage aux folles* (quelles que soient par ailleurs les qualités comiques de ce style traditionnel). *Nighthawks*, film anglais qui décrit de l'intérieur la vie d'un jeune professeur homosexuel, le film allemand *La Conséquence*, ou le nôtre, *Race d'Ép!* concernent un public nouveau, quelque chose a changé, non seulement dans le succès d'œuvres homosexuelles, mais surtout dans la façon de décrire cet univers, dont témoignent aussi le roman ou la recherche historique et iconographique. Le baron von Gloeden, photographe important du début du siècle, auquel nous consacrons le début de notre film, était inconnu (ou oublié) il y a seulement trois ou quatre ans. On reconnaît aujourd'hui des artistes et des penseurs que leur différence amoureuse avait condamnés à la clandestinité.

Certes, la France a réagi avec retard et prudence à la «vague homosexuelle». Néanmoins, cet hiver 79-80 pourrait bien être décisif sur ce point: les grands magazines, à peu près simultanément et sans concertation, découvrent la nouvelle minorité.

1. Hocquenghem écrira un article sur la pièce pour *Pariscope* du 23 septembre 1981.

La télévision, par le canal d'Antenne 2, y consacrait un Question de temps le lundi 5 novembre, en liaison avec les homosexuels eux-mêmes. Et pour le débat télévisé qui suit l'émission, on a préféré les hommes politiques aux prêtres et aux médecins habituellement délégués au problème.

#### LA FIN DU MÉPRIS

Car il y a un aspect politique dans ce brusque intérêt. La France se vantait par ignorance de ne posséder aucune loi anti-homosexuelle. Si, contrairement à l'Allemagne ou à l'Angleterre, la France n'a jamais connu de texte pénal punissant spécifiquement et en tant que tel le rapport sexuel consentant entre adultes du même sexe, il existe deux textes qui permettent chaque année la condamnation de plusieurs centaines d'homosexuels. Ce sont deux alinéas, l'un dans l'article 330, punissant l'outrage public à la pudeur, et l'autre dans l'article 331, punissant le rapport sexuel avec mineurs, qui aggravent les peines prévues par la loi dans le cas où le délit est commis par des homosexuels.

Un sénateur voulut mettre fin à cette discrimination. À peine une voix s'était-elle élevée que tous les hommes politiques, sans distinction d'appartenance, s'avisèrent à leur tour que notre code contenait ces dispositions injustes, archaïques et contraires aux droits de l'homme. Le parti socialiste dépose à son tour un projet d'abrogation. Le gouvernement au Sénat, il a quelques mois, reprend et complète le projet, et le texte adopté par la Haute Assemblée. Toute référence à l'homosexualité consentante va être supprimée du code.

Mais après le Sénat, reste le passage à l'Assemblée nationale. Les partis politiques, contraints par la plus simple morale républicaine comme par la découverte d'une clientèle poten-

tielle de plus de 4 millions d'électeurs à abolir une injustice légale, craignent cependant la réaction d'autres fractions de l'opinion. On discute ferme, dans les coulisses du Parlement, sur la date opportune du débat de ratification du projet sénatorial. Mais on voit mal comment les députés pourront longtemps retarder l'élémentaire clarification que représente l'examen du projet d'abrogation.

La fin d'une discrimination légale n'est pas la fin du mépris. Elle représente du moins la confirmation officielle que ce mépris, cette haine parfois, ne repose sur rien que des goûts et des dégoûts, des croyances particulières, qu'on ne peut, qu'on ne doit pas ériger en loi, sous peine de réduire au malheur, voire de conduire à la mort qui est simplement différent de vous<sup>1</sup>.

*Le Figaro Magazine*, 10 novembre 1979

1. Cet article était précédé d'un chapeau de la rédaction: «*Les homosexuels viennent de présenter un candidat aux élections municipales d'Aix-en-Provence. Antenne 2 leur a consacré lundi une émission. Leur porte-parole Guy Hocquenghem évoque cette minorité oubliée.*» En fin d'article, il était en outre précisé: «*Guy Hocquenghem est coauteur avec Lionel Soukaz du film Race d'Ep! Un siècle d'images de l'homosexualité (actuellement sur les écrans) et du livre du même titre (Éditions libres Hallier).*»

## La chute de Paris-VIII: Vincennes reste sur sa fin...

*Toujours dans les nuages, l'Université de Vincennes commence à sentir sa fin s'approcher. Une fin qui ressemble à ses débuts: une fin que personne ne peut prévoir exactement, qui va se passer, bien sûr, dans l'illégalité et la précipitation. Mais dans la capitale mystique de la contestation, la fin est d'abord une coupure symbolique, une auto-dissolution, un moment dans la quête des Vincennois...*

Vincennes s'achève comme elle a commencé, comme un rêve. Nul, actuellement, ne peut rien assurer du futur de l'université: le déménagement à Saint-Denis, prévu pour la rentrée prochaine, n'est pas prêt. Les expropriations des terrains qui doivent servir à compléter les bâtiments actuels ne sont pas faites.

Imperturbablement, l'Université vient de publier, comme si de rien n'était, son «guide de l'étudiant» pour 80-81. Tout y est comme avant, les locaux à Vincennes, les cours actuels. Les Vincennois ne veulent pas savoir, mais en même temps, ils sentent. Moins encore que la décision gouvernementale, qui, comme toutes les décisions concernant Vincennes, est un brouillard permanent, c'est la volonté majoritaire de rentrer dans le rang, la fatigue de dix ans de rébellion, qui dominant.

En face, les «mystiques» de Vincennes continueront à se chercher «quelque part» dans une traversée du désert pour laquelle ils s'arment avec enthousiasme, en commençant par une «Université d'Été» dans la meilleure tradition post-68.

Jamais Vincennes ne fut autant territoire de l'Utopie qu'aujourd'hui. Université «en déménagement», sans gouvernement interne – depuis la démission du Conseil, à la suite de celle du président, [Pierre] Merlin, l'université est administrée par un délégué du ministère. Faire de nouvelles élections? À quoi bon? Du côté gouvernemental, pour faire patienter, on consulte le Conseil d'État. On pense que l'absence de conseil facilitera le transfert à Saint-Denis. Du côté vincennois, le conseil et la présidence ont toujours été les premiers ennemis, occupables à merci. Qui ira réclamer leur restauration?

Vincennes, université la plus étrangère de France – 40 % des étudiants sont originaires du tiers-monde – n'a pratiquement pas participé à la lutte contre la circulaire [Bonnet et le décret] Imbert<sup>1</sup>. Que voulez-vous, Vincennes est si distraite. Si absorbée dans le fil de ses mots, de ses rêveries. Si charmante, d'ailleurs, au moment où, sans même se réveiller, la plus étonnante institution de 68 va passer sans douleurs de vie à trépas. Sept ans après les organisations gauchistes, l'Université de Vincennes, comme milieu humain et folie commune, s'apprête elle aussi à s'auto-dissoudre.

Les derniers cours, sans doute, dans les bâtiments de carton bâtis par Edgar Faure au milieu d'un champ de tir de l'armée... Des tracts, toujours des tracts-lettre-pétition où chacun «s'engage à ne pas voter aux municipales de 81 pour aucun

1. En 1979 et 1980, la circulaire Bonnet et le décret Imbert réglementent l'inscription à l'université des étudiants étrangers. Ils suscitent de vives protestations dans les universités.



*des hommes ou des partis politiques qui auront été compromis dans la liquidation de Vincennes, si elle s'effectue*». Le «*si*» ne trompe plus personne. L'ex-minorité du Conseil, dite «*Gardarem Vincennes*» (le Larzac est aux portes de Paris) annonce qu'elle continue à demander «*l'organisation immédiate d'élections*», en précisant «*qu'elle n'en sera pas*» (qu'elle ne se présentera pas). La logorrhée sophistiquée vincennoise accouche de ses plus beaux chefs-d'œuvre. On continue à discuter auto-gestion et «*caractère compulsif du rapport à l'institution*» comme les théologiens de Byzance en 1491.

Dans un couloir, un type, qui se révèle être un prof, hurle au milieu d'un groupe de barbus. «*Tu comprends, je peux bien le remettre sur ma liste d'UV, puisqu'il n'a pas pu les utiliser l'an dernier. Mais il est venu me le demander sur un tel ton... Je ne suis pas votre boniche!*» Vincennes n'est peut-être pas démocratique, mais elle est totalement transparente. Toutes les négociations sont imprimées, dénoncées en tracts aussitôt, toutes les lettres ministérielles reproduites et distribuées. Il y a toujours quelqu'un qui a intérêt à faire savoir, ne serait-ce que pour attaquer une autre clique de l'Université.

#### « IL EST TEMPS DE ROMPRE »

Ainsi, on offre dans les couloirs la lettre de l'administrateur provisoire de l'Université, annonçant que «*Monsieur le Vice-Chancelier des Universités m'a solennellement confirmé le transfert de Paris-VIII à Saint-Denis pour la prochaine rentrée*», mais qui ajoute (en quelques mois de Vincennes, il en a pris le style): «*La mesure de transfert semble devoir entrer dans les faits*». Tout Vincennes tient en ce «*semble*». Dans un autre tract, le groupe «*Vincennes à Vincennes*» affirme froidement: «*Il n'y a donc à ce jour aucune décision de transfert de Vincennes*

*à Saint-Denis*». Légalement, ou du moins dans la tête des Vincennois.

À la cafétéria, les étudiants arabes courtisent les nénettes à lunettes. Vincennes, au moins, aura donné naissance à quantité de couples «*domino*», comme on dit en Afrique. Dans les chiottes, le politico-sexuel («*Vive la résistance chilienne*» à côté de «*Cherche bite blanche*») reste à l'honneur, comme la psychanalyse dans les dialogues interpersonnels de couloir.

«*Qu'est-ce que tu penses de la fin de Vincennes?*»

Jacques Rancière me regarde par en-dessous. «*Pour moi, ça ne change rien. Je suis titulaire. Je continuerai à faire à Saint-Denis ce que je fais ici. Mais c'est tout de même une coupure (Althusser pas mort). Comment savoir si le public sera aussi hétérogène? En fait, je le vois comme un exil idéologique*». Rancière, ex-militant Gauche Prolétarienne, ne se sent plus guère que prof aujourd'hui. Comme s'il l'avait toujours été. «*Je pense que les gens ici ne sont pas mécontents que ça soit fini. Après tout, ils ont pris le meilleur du gauchisme, il est temps de rompre...*»

Dans un cours. Les mots «*fin de Vincennes*», dès que je les prononce, déclenchent un tir de barrage. Georges Lapassade, Cassandre vincennoise, l'a tant annoncée, cette fin, que leurs étudiants y voient une forme de rhétorique. Quelle fin? Les étudiants parlent université d'été, groupes de fans qui continueront quoi qu'il en soit, comme telle UV de bio-énergie, tel groupe de conscience et de prise de parole femmes. Ils continueront dans les grands appartements, le peuple élu se met en marche. «*On peut bien enlever les murs, Vincennes continuera*». La cité spirituelle... Un étudiant marocain, présent depuis quatre ans, entame une démonstration brillante de la subtilité arabe et du vocabulaire marxien: «*Les étudiants étrangers, à Vincennes, devraient bénéficier d'un meilleur environnement culturel qui leur soit propre*». Tout le monde approuve, la

fin de Vincennes est oubliée, exorcisée, au profit de la toujours vivante critique du Vincennes actuel.

#### AU BONHEUR DES VINCENNOIS

Mais Vincennes, c'est d'abord, et surtout, un milieu humain. Le plus varié, sans doute, qu'on puisse observer dans aucune institution française. Certains ont trouvé ici, femme, mari, amant, amis... Annette, par exemple, était fleuriste. Aujourd'hui, après quatre ans de Vincennes, elle va ouvrir un centre privé pour adolescents inadaptés. Elle a eu plusieurs amants à Vincennes, les trois premières années. «*Mais maintenant, c'est fini. L'excitation sexuelle est retombée, c'est surtout à ça qu'on peut mesurer la fin de Vincennes.*» Lisa, elle, a deux enfants: elle possède plusieurs boutiques de prêt-à-porter à Royan et fait chaque semaine 500 km pour venir à Vincennes, «*parce que ça me permettait d'échapper à mon mari (d'ailleurs, j'ai divorcé), d'échapper aux affaires, à l'image de la femme-styliste qui a réussi...*». À côté d'elle, un Italien est venu ici pour suivre sa petite amie. Mais ce Suisse et ce Hollandais trouvent que la fac manque de vraie démocratie. «*Les gens ne participent pas, ici, aux décisions universitaires. La démocratie est moindre que dans n'importe quelle université anglo-saxonne ou nordique actuelle. C'est autre chose, la force de Vincennes: une auto-destruction systématique, un refus de toute catégorisation...*» Deux loulous (tous deux de moins de vingt ans) comparent Orléans, où ils vivaient, et Vincennes. «*À côté, le campus d'Orléans c'est un cimetière... C'est le seul endroit où tu peux rencontrer des profs, les tutoyer...*» Moi, intervient un autre étudiant, j'ai même pu faire toute ma maîtrise sur le rapport entre les profs de Vincennes et leurs enfants, en les questionnant sur leur rôle de parents. Et puis il y a Vincennes

comme agence de voyage: «*Moi, je vais aller au Pérou parce que je me suis fait une bande d'amis sud-américains ici.*»

Vincennes leur a tous servi – plus qu'on ne pense, et ils le reconnaissent volontiers. Y compris comme formation professionnelle: point tant par les diplômes que par les relations, l'habilité à s'exprimer, à s'insérer dans un réseau, une bande... Certains ont été sauvés du suicide, du monastère, de la psychothérapie... Mais ils le reconnaissent, alors que les derniers «examens» façon Vincennes se déroulent: eux sont sauvés, le couperet tombe après eux. Il n'y aura plus de Vincennois.

Que restera-t-il de Vincennes sans sa cafétéria, son restau-U, son département de psychanalyse, ou de cinéma, pour prendre les «institutions» vincennoises qui disparaîtront en premier?

En deux heures de cours, deux interventions – une quête pour un blessé de Jussieu, une pétition pour les Kabyles –, la moyenne est respectée, à dix jours de la fin.

Devant le bassin vide qui orne symboliquement le centre de la fac, [René] Schérer et [Jean-François] Lyotard, profs en philo, discutent. Ils me tendent un tract. «*Ils n'étaient pas tous Athéniens*», protestation contre les expulsions d'étrangers, fondée sur la philosophie grecque. «*Il n'y a pas de fin de Vincennes; en général, il n'y a pas de fin. Celui qui dit C'est la fin ne dit rien, puisqu'on ne le saura que par la phrase suivante<sup>1</sup>...*»

*Libération*, 10 juin 1980

1. Précisons que Guy Hocquenghem a enseigné la philosophie de 1970 à sa mort à l'Université de Vincennes devenue Vincennes-Saint-Denis.

## Fassbinder, opus 41

Cela se passe en face de l'église du Mémorial, comme toujours à Berlin. Le clocher bombardé, qui symbolise l'écrasement de la ville impériale, est baigné de la lumière irréaliste des vitraux bleus qui l'entourent, bâtis pour perpétuer le souvenir. De l'autre côté de l'avenue, défiant un éternel blitz, l'entrée du Zoo Palast et son millier d'ampoules blanches, ses formes aérodynamiques, ses jeux de rideaux roses et son rang de géraniums sur scène, vague souvenir des orchidées cannoises.

D'un côté le noir et blanc du souvenir, de l'autre la Floride somptueusement moderne. Le film de Rainer Fassbinder, *Veronika Voss*, et celui de Sidney Pollack, *Absence of Malice* («Sans volonté de nuire», traduirais-je) étaient présentés jeudi et samedi au Zoo Palast, pour le 32<sup>e</sup> festival du film de Berlin, international et donneur d'ours en guise d'oscars.

## UN COCKTAIL DE NOSTALGIE

Guerre ou pas, Pologne ou pas, Berlin reste jouisseur de nostalgie en images. Un jouisseur efficace: le festival se vante de projeter plus de films que Cannes, plus de 400. Et l'on répète ici que la concurrence du nouveau marché du film de Los Angeles atteindra surtout le festival français. Car Berlin

s'est spécialisé ailleurs qu'en ce domaine étroitement concurrentiel: cinéma pour enfants, cinéma de jeunes, cinéma indonésien, chinois populaire, mais surtout cinéma allemand, cinéma de l'histoire d'allemande. D'abord, Fassbinder.

*Veronika Voss* est le 41<sup>e</sup> film de R. W. Fassbinder, si j'ai bien compté (il en est à cacher son âge cinématographique). Troisième film tourné par l'auteur en 1981, le Fassbinder nouveau nous arrive déjà couvert de rides.

C'est également le troisième film, après *Maria Braun* et *Lola*, qui porte sur l'âge, la cinquantaine allemande. La femme allemande vieillissante. En regardant la salle béate, gorgée de nostalgie allemande, j'ai pensé que l'affectation bien connue des folles pour les dames mûres, ressort fassbindérien, s'identifiait merveilleusement au désir de passé allemand. Fassbinder lui-même avoue avoir été fasciné par l'époque adenauerienne, comme il l'avait été par le nazisme et l'avant-guerre.

Le film, suivant une recette qui fait pâmer le cinéophile allemand, cocktail les nostalgies: nostalgie des années 30, où Veronika Voss, héroïne du film, était une star de l'UFA [Universum Film AG], l'Hollywood allemand de l'époque. Nostalgie des années 50, 1955 à Munich exactement, où Veronika Voss, vieillie, droguée, hystérique, rencontre Robert, journaliste sportif dans un quotidien local.

Alors, bien sûr, on est en noir et blanc, après un générique façon Lubitsch, commence la projection d'un de ces vieux films de Veronika, où justement elle subit une piqûre. L'écran clignote, le faux vieux film tourné pour le film est un franc succès. Sur la remarquable musique de Peer Raben, suit une parodie d'un film de Fritz Lang, tout y est, tous les procédés du cinéma d'époque. Le flou délicat et artistique, et l'aura qu'il donne aux visages, les effets rayonnants pour provoquer le flash-back, les enchaînements entre plans: successivement,

ouverture de l'œil d'un diaphragme, mosaïque de carreaux morcelant l'image, fracture centrale fêlant l'écran, ou étoile s'ouvrant pour laisser place au plan suivant. À tel point que la nostalgie devient effet comique.

Car Fassbinder a passé la frontière. *Veronika Voss* ne cherche plus d'excuses à ses clichés: la drogue, qu'une mystérieuse doctoresse fournit à Veronika, la drogue et le cinéma, le cinéma qui est une drogue, les femmes allemandes, et nous assistons autour de l'atroce doctoresse à un ballet de SS femelles lesbiennes en tailleur 50, les Juifs rescapés représentés par un vieux couple charmant qui exhibe son tatouage de Treblinka, jusqu'au vomissement, quand Veronika avoue sa faute à sa dominatrice en recrachant les cachets de son suicide, qui sent le délicieusement fabriqué. Enfin, Robert: journaliste sportif, il tente en vain d'arracher Veronika à ses bourreaux. Le thème du film: crime feutré dans la médecine bourgeoise aux rideaux feutrés du Munich adénauerien.

Si Rosel Zech trouve ici son premier grand rôle de cinéma, Hilmar Thate, remarquable dans son rôle de journaliste brute et sensible, avait récemment joué dans *Les Anges de fer* de Thomas Brash. Hilmar Thate, passé lors de ce dernier tournage de l'Est à l'Ouest, aura retrouvé ventilos, radios, lampes de bureau et machines à écrire archaïques, toutes choses rétro de ce côté du mur berlinois, mais certainement encore en usage à l'Est<sup>1</sup>.

*Libération*, 22 février 1982

1. Dans un entretien avec le réalisateur publié le 26 février, Guy Hocquenghem affirme que c'est lui-même qui a appris à Fassbinder qu'il avait reçu l'Ours d'or.

## Absence of malice

Comme R.W. Fassbinder, les cinéastes allemands plongent dans leur passé. [Sidney] Pollack, lui, joue carrément le présent, à Miami. Samedi, la présentation de son film en première européenne et en compétition (presque seul de son genre) était un événement. *Absence of malice* est encore une histoire de journaliste. On connaît la recette: faites un film sur les journalistes, vous êtes sûr que la presse en parlera.

Mais Pollack (comme Fassbinder, en choisissant un journaliste sportif) a su prendre le contre-pied de l'idéologie justificatrice des médias. Ce film est, à ma connaissance, le premier aux USA à s'attaquer à une solide tradition de description du journalisme comme suprême valeur, symbole d'innocence, d'honnêteté profonde, même si on nous a montré des journalistes individuellement alcooliques ou corrompus. Le journalisme salvateur, pilier de la constitution non écrite des Américains et des valeurs intellectuelles en France, en prend ici un sacré coup.

D'une manière subtile et informée, Pollack n'a pas choisi un cas voyant de corruption ou d'inféodation, même pas un vrai scandale: juste le travail ordinaire, au nom de la vérité, d'une jeune journaliste américaine de la nouvelle vague.

Pour un Américain, l'idée de Pollack est scandaleuse.

Ce n'est pas le mensonge simple, c'est le culte de la vérité et le trucage qu'il nécessite qu'il met en question. Foucault dit quelque part que le désir de vérité a été le grand inquisiteur du XIX<sup>e</sup> siècle. Pollack montre admirablement comment la naïve mythologie de l'«objectivité», la folie de vérité, tord, déforme le vivant. Par l'enchaînement des hasards de l'information, et parce que le personnel journalistique, ici Sally Field maquillée en journaliste-cheveux courts du *Miami Standard*, se gargarise de cet impératif ambigu: dire la vérité, sans pouvoir «entendre» autrui, et cache derrière le «*besoin du public de savoir*» son arrivisme féroce, sa capacité à broyer tout être qui peut lui servir.

La précision de Pollack est totale. Précision de l'image, précision dans la description d'un quotidien de l'ère électronique, celui-là même que *Libération*, comme ses collègues français, s'appête à devenir: un journal où le texte des articles est électroniquement composé sur le terminal d'ordinateur, moins par le journaliste que par l'équipe des *rewriters*, car le *Miami Standard* en est à l'élaboration électronique du meilleur texte possible vu le profil des ventes. Miami, Dade County, Florida. Le film commence comme un Hadley Chase du temps des *computers*, et où l'utilisation des ressorts humains en matière de journalisme a fait de cyniques progrès. Assassinat d'un leader syndical, mafia de dockers, excitation de la presse hautement technologique. Megan Carter, jeune journaliste jouée par Sally Field, a «*une bonne idée*»: à partir d'une vague coupure de presse (la presse nourrit la presse), elle s'intéresse au fils d'un gangster célèbre et mort depuis, Mike Gallagher. C'est Paul Newman: buriné et honnête, pas responsable de papa, mais ne veut pas dénoncer tonton, qui est aussi du milieu. Or un super-flic intello à lunettes et névropathe a décidé de coincer Gallagher, pour le faire parler sur la famille.

D'où l'idée, comme ça, de lui mettre sur le dos une enquête à propos du meurtre.

Et le flic et la journaliste marcheront la main dans la main, comme ils le font tous les jours. Indiscrétions calculées, articles insidieux de notre Derogy femelle, il n'y a jamais de fumée sans feu, bref, Gallagher est, par le miracle de la presse, «mêlé» au crime. Plus il se débat, plus il s'enfoncé. Il est ruiné, sa fille adoptive se suicide, suite aux révélations de notre enquêtrice. Elle pleure un peu, mais se console parce que, du coup, elle est proposée à la direction de son service. On n'est jamais récompensé, en presse, que de ses mauvaises actions.

Le film se déroule au rythme speedé des efficaces dingues de l'information. Il ne ralentit que sur la fin, après plus de deux heures: l'inhumaine pression, exaspérante rengaine, de la «vérité», la hargne journalistique se calme enfin. Une jeune péteuse de bonne famille a ruiné un homme, tué une femme, pour faire de bons articles, et sans jamais tacher son tailleur.

On appréciera la cruauté de la description des mécanismes d'un journal parfaitement honnête au demeurant. Le patron-confident co-élaborateur des «papiers», ravi du premier «meurtre» de la carrière de la «petite» qui ira loin. L'avocat du journal, qui a ces phrases parfaites: «*La question n'est pas de savoir si l'histoire que vous voulez imprimer est vraie, mais quelle protection légale nous aurons si elle se révèle fausse. L'important, juridiquement, c'est qu'elle ait été écrite "sans intention de nuire"* (with absence of malice). *Ainsi, la démocratie est sauvée.*»

Parce que son histoire finit par tomber à l'eau, Meg chute d'un coup dans l'estime de son journal. En une scène de quarantaine chuchutante dans les bureaux, où tout journaliste reconnaîtra, pour l'avoir approuvée, la lâcheté des collègues. Cette jeune femme résolue, féministe, qui prend les devants avec les hommes, a toujours cru servir la vérité et sa carrière

indistinctement confondues. Elle n'a jamais franchement menti, elle n'est responsable de rien. Excellente journaliste de société, plutôt de gauche, elle pourrait écrire dans ce journal demain. Comme nous tous, grisée de mots et de suffisance, elle supporte mal la confrontation avec le vivant dont elle a tiré substance, «histoire», «story» ou «sujet», comme nous disons en France. Newman débarque au *Standard* et tous les journalistes ont vécu cette brutale apparition en face de vous de l'homme que vous avez assassiné la veille par écrit. Elle promet réparation par voie de presse, plus tard, lui, il dit simplement: «*Quand vous dites que quelqu'un est coupable, tout le monde vous croit. Quand vous dites qu'il est innocent, personne.*» Une phrase à méditer tous les jours.

*Libération*, 23 février 1982

## «Un tax' pour les tasses»

Il n'y a vraiment qu'à Berlin où d'immenses déserts séparent les vieux immeubles squattés par des pédés cuirs, qu'on prend un taxi pour «faire les tasses» (faire le tour des pissotières pour trouver un amant si vous préférez).

LES, ou LA tasse. Au grand carrefour de l'avenue du 17-Juin dans Tiergarten, le grand parc de Berlin, se dresse un édicule que le cinéma allemand aura fini par rendre plus célèbre que le cours Kurfürstendamm. On a reconnu cette même tasse que l'admirable début du *Droit du plus fort* de Fassbinder avait déjà illustrée (rappelez-vous la scène de drague par appel de phares). C'est cette même tasse qui a donné son titre au film de [Franck] Ripplloh. Humour berlinois, du Berlin post-moderne. Humour à petites touches, en dégradés, en demi-teintes. La ville et son passé sont un vêtement trop large pour ses habitants actuels et leurs vices aimables; ils y flottent, irréels, gavés de subsides de l'état gâteau social-démocrate.

Si le film de Ripplloh a connu un tel succès aux USA et en Californie, c'est ce qu'il correspond étroitement à un modèle san-franciscain. Les héros de *Taxi Zum Klo* vivent un Berlin indolent, qui a horreur des grandes poses et des déclamations. Un Berlin d'après la guerre atomique. Et la porte de Brandebourg cadennassée des barbelés de l'Est clôt visuellement la

perspective de cette allée de Tiergarten où tant de folles vont aux toilettes, tout comme tremblement de terre et Golden Gate forment l'horizon catastrophique de San Francisco.

Les couples cuir surnagent comme un débris dans le lac berlinois; une épave naufragée sur cette île de décadence qu'est Berlin Ouest: l'autoportrait de Ripploh (et de son amant) n'a rien de complaisant, mais il n'est jamais déchiré. Quotidieneté d'un sexe autrefois vécu comme grandiose, tendresse un peu veule des moustaches trempées dans la pisse des petits déjeuners copulaires, avec le même naturel dont on beurre sa tartine. Les héros de Ripploh sont des mâles allemands définitivement débilisés, aussi inoffensifs, aussi pacifistes, aussi tendrement jouisseurs et comiquement «second degré» qu'un couple de Castro Street. John Rechy disait que tous les ghettos gays se touchent, s'intriquent à des milliers de kilomètres de distance. Avec le film de Ripploh, nous découvrons qu'ils se touchent par leur commune demi-mesure, leur universelle minoration que ce film rend si présentes.

*Libération*, 24 mars 1982

## LES ANNÉES D'HIVER

1985-1987

## Où en est l'homosexualité en 85?

ou Pourquoi je ne veux pas être un «écrivain gay»

La réussite de [la revue] *Masques*, c'est celle d'un coquetèlè, moitié littérature, moitié sentimentalité homosexuelle. C'est la réussite, honorable, je ne le conteste pas, de l'eau de rose. *Masques*, en 85, pose la question: qu'en est-il de l'homosexualité? un peu comme *Libé* demande: «Pourquoi écrivez-vous<sup>1</sup>?». Les deux organes, les deux équipes sont faites d'anciens militants (plutôt trotskistes, dans le cas de *Masques*, plutôt maoïstes, dans le cas de *Libé*). La littérature est comme l'art une activité de reconversion pour militants, utopistes fatigués. Je voudrais éviter cela. Des regrets militants, il ne naît que de la mauvaise littérature.

Qu'en est-il de l'homosexualité? Elle fait dans la littérature. Elle y a d'ailleurs toujours fait; mais elle avait un peu honte, en littérature, de se proclamer «gay». Prenez Jean-Louis Bory, on ne peut pas dire qu'il ait jamais caché son homosexualité, néanmoins rien n'en paraît dans son roman, prix Goncourt qui le lance. Il devient «écrivain gay» le jour où, à la suite du FHAR, il écrit sa «moitié d'orange<sup>2</sup>». Il est tout de

---

1. C'est le titre d'un hors-série de mars 1985 de Libération, et la question que le quotidien avait adressée à 400 écrivains.

2. Ma moitié d'orange (1973) est un texte autobiographique de Jean-Louis Bory au sujet de son homosexualité.



suite prisonnier de cette image de militantisme homo; cette prison n'est sans doute pas pour rien dans son suicide. Qu'importe, d'ailleurs, son suicide? N'est-il pas, lui qui avait hésité jusqu'à cinquante ans devant tout manifeste, fait *post mortem* et *invitus* le Nobel des «Écrivains Gays»?

L'homosexualité, peut-être, n'a jamais été que littérature; littérature de folles discrètes, ou romantiques et militantes, elle a toujours été vertigineusement retorse pour éviter que le monde s'aperçût de cette identité. «*L'homosexuel, ou la difficulté de s'exprimer*», disait Copi. Au moment où la littérature (et son utopie) colle à la définition sexuelle, elles s'appauvrissent, se rendent mutuellement naines. Alors, il n'y a plus «difficulté de s'exprimer», tension créatrice ou inassouvissement utopique, mais triste adéquation des valeurs positives «gays» et du rôle social (celui, par exemple, de «revue de littérature gay»).

Toute l'homosexualité (en tant qu'affirmation, conscience, institutions, etc.) s'est transfusée en littérature. Pas en littérature rêvée, en vraie et bonne littérature de gare et de salon, de stand et de pourcentage, de prix et de critiques. Vous me direz: il ne manque pas de culot, celui-là, de cracher dans la soupe. Il se plaint à la fois que l'homo devienne littéraire, et la littérature homo, alors qu'il a fait son petit bout de carrière grâce à la littérature homo. Justement: je suis d'autant plus à l'aise pour en parler que je connais la question. Mon premier livre était le premier livre français de cette «nouvelle littérature» ouvertement homo. Depuis, j'ai compris. Le sens de tout mon travail, à moi qui suis «homosexuel», c'est d'arriver à échapper à la gravitation qui a fait des militants des libraires, et réciproquement a transformé, des auteurs à la mode en militants homosexuels.

Où en est l'homosexualité en 85? Si c'est rayon chemises,

voyez Jean-Paul Gaultier, littérature cucul, Pasolinis en tout genre, voyez *Masques*; usages et profiteroles, voyez Renaud Camus; petite musique et flou artistique, voyez Hervé Guibert; histoires d'amour entre stewarts, voyez Yves Navarre, etc., etc., l'énumération serait fastidieuse. Ce n'est, évidemment, la faute à personne (je veux dire: à aucun des individus). Le tout de ce petit monde homosexuel se resserre, se contracte en contrats et en ascenseurs. Ce n'est d'ailleurs absolument pas grave; il faut bien que chacun gagne sa vie, on ne peut pas être militant éternellement, comme disent ceux qui ne l'ont jamais été. Si cette reconversion professionnelle massive, qui fait de l'homosexualité un moyen d'acquérir un rôle éditorial, me répugne personnellement (je préférerais écrire sur le sujet quand c'était moins couru et plus risqué; et j'ai été, soit comme journaliste, soit comme romancier, attentif à ne pas être «spécialisé gay» au moment où ça devenait honteusement juteux), elle reste un phénomène élitaire, concernant quelques centaines d'individus. Par contre, l'idéal, ou plutôt le chromo hideux d'un idéal du kitsch, qu'elle propose, impose, instille, diffuse dans les cercles, les lieux de rencontre, mais aussi dans les têtes de chaque pédé, ce morne idéal cynique et sentimental qui fait pleurer Jeannette pour lui tirer dix sous, qui fait pleurer le pédé pour lui vendre du faux Géraldy, infiniment moins bien écrit d'ailleurs que du vrai Géraldy, cela, je ne le pardonne pas à l'homo-littérature (au monstre biface homosexuel et littéraire qui domine aujourd'hui la sensibilité «gay»).

On va encore me dire: et les bars et les boîtes, les back-rooms et le look, le cuir et le NAP [Neuilly-Auteuil-Passy], les jeunes-pédés-sans-histoire et le SIDA, tout ça, ce n'est pas l'homosexualité? Si, bien sûr. Une homosexualité dont il n'y a strictement rien à dire, rien à penser; une homosexualité état-de-fait, postulat, sociologique, où les mythes sont

de confection. Non, ce n'est pas sur son réel, aussi médiocre qu'un autre, que sera évaluée l'homosexualité d'aujourd'hui. Il n'y a, à vrai dire, puisqu'on l'a tant voulu, qu'une seule échelle de valeurs qui demeure, un seul critère performant : quand la vie (les sorties, les bars) est conçue comme un art, et l'art comme un bon moyen de gagner sa vie, que vaut l'idéal de l'art et l'idéal de vie ? Ils sont tous deux proprement « littéraires » : toutes les émotions y sont filtrées, colorées, truquées comme en vidéo et injectées des couleurs qui leur font défaut. L'homosexualité consciente et la littérature littéraire forment le goût, l'atroce bon goût. Le romantisme actif se transmue en romantisme cynique et bavard de soûlot du BH<sup>1</sup>.

Jugée sur son art, en ses productions comme en l'esprit méphitique qu'elle propage, l'homosexualité d'aujourd'hui est une catastrophe. Jugée sur son réel, bien sûr, elle est inoffensive (et encore souvent persécutée). Mais quand le lourd réel aux pieds de boue ; aux avides arrivismes ; aux tristes vieillissements renégateurs ; aux tièdes philistinismes ; à la sentimentalité de kitsch et de poppers veut s'élever à la hauteur d'un idéal, ou s'en donner la noblesse, on obtient la littérature gay, qui est le tout de la conscience homosexuelle aujourd'hui.

Il n'y a jamais eu d'art, de philosophie, de réflexion critique ou de création qui soit « homosexuelle » plus qu'autre chose, homosexuelle plus qu'occasionnellement. C'est sur un autre plan – celui des répressions pénales, de la vie sociale dont l'art conteste la « réalité » – qu'un militantisme homosexuel a eu, a peut-être encore un sens. À un moment, les deux questions se croisent ; à d'autres, elles s'éloignent. Aujourd'hui, elles se sont

liées l'une à l'autre sur le mode crispé et faux jeune du look, du style. Paradoxe nécessaire de cette compression, plus l'on dit qu'on est homosexuel en littérature, moins on le dit dans la rue. Le temps de l'affirmation militante est passé, ridicule, mort dans la vie ; elle est encore assez bonne pour ce qui est le comble de la belle âme, de l'hypocrisie et de l'escroquerie aux bons sentiments, la littérature gay. Je ne veux pas manger de ce pain-là ; on m'a souvent dit que je n'avais plus jamais écrit après *Le Désir homosexuel*, que des choses contre l'homosexualité, quand j'en ai reparlé. C'est exact ; je crois que de même qu'il n'y a pas de bonne littérature quand elle se veut littéraire, l'homosexualité achevée, fermée sur son esthétisme froid, n'est, si je puis dire, pas de la « bonne » homosexualité, ou alors de l'homosexualité écœurante, fourrée de bonnes intentions. C'est, à mon humble avis, le constat assez exact de ce qui vient de nous arriver, en homoland, ces dernières années (l'homoland est au pédé ce que la réserve est aux Indiens, le Bechuanaland aux Noirs d'Afrique du Sud).

*Home, too sweet home.* Homeland de la ségrégation : que ce soit en littérature ou en gay, la littéaturisation du gay l'enferme un peu plus en ghetto ; referme un peu plus la littérature sur son nombril. À quoi bon ces radios gays, ces journaux gays ; ces revues gays, ces Goncourt gays ? À l'auto-expression, et non plus à la constatation provocatrice où la stratégie du déplacement hors de soi est principe et foyer.

Où en est l'homosexualité ? Ah, ces homosexuels ! Quand vous étiez endormis, Arcadie, léchant les bottes de flics qui vous bottaient le cul, je vous trouvais peureux, effrayés de votre propre ombre, affolés d'un rien ; quand vous êtes devenus militants, je vous ai trouvés arrogants, bornés, staliniens dans votre genre ; maintenant que vous vous prenez pour

1. Le BH était un *cruising-bar* situé rue du Roule aux Halles.

des artistes, vous qui prétendez avoir franchi la limite d'un territoire dont vous n'avez même pas passé le seuil, désabusés et prosaïques amateurs d'une sentimentalité de consommation, pourquoi voudriez-vous que je ne vous trouve pas dérisoires, vieilliss par la crainte de vieillir, stéréotypés par votre précieux petit moi sur mesures, tous semblables dans votre individualisme?

Et si on s'étonne que, dans le même texte, à quelques lignes d'intervalles à la fois je m'affirme homosexuel, et m'en abstraïs, me mettant hors du nombre, je répondrai que c'est bien le moins, de ne pas se satisfaire de n'être que soi.

*Masques*, printemps-été 1985

## Le devoir de conformisme

Assommés, assourdis par les injonctions contemporaines, nouvelles, actuelles, d'être efficaces, performants, positifs, mis à jour, techniques, informatiques, pratiques; abrutis par le communicationnel, le look, les «tendances», la modernisation fabiuso-libé (comme à Fabius et à *Libération*); cernés par le réalisme, le BCBG, le clean, le rétro, le tiède, le commode, le gominé, le retour à soi, le raisonnable; engoncés de cravates high-tech, de BD, de figuratif, de claviers et de statistiques; pris dans la glu de l'adaptation, de la réadaptation, le ras-des-pâquerettes comme principe de pensée, les nécessités objectives, la fin des idéaux de révolte comme tout viatique philosophique: gavés des redécouvertes des bonnes vieilles médiocrités d'autrefois (Sheila, Françoise Sagan, Duras, Raymond Aron); martelés de petites certitudes, d'égoïsmes retrouvés, de limitations acceptées, revendiquées; malaxés par la peur d'être largués, de ne pas être assez près aux besoins, au social, de méconnaître l'éternelle stéréotypie d'un nouveau rétrograde et répétitif; paralysés par le totalitarisme des idées courtes qui se proclament telles; notre destin scellé par le fini, l'achevé, l'adéquat, le déjà-vu, le déjà-fait dont le règne s'accomplit en ce temps de glaciation des idées médiatiques (si les deux mots côte à côte ne jurent pas trop ensemble),

qui d'entre nous n'a cédé journalistiquement au désir de conformisme?

Je ne ferai donc de procès à personne. L'atmosphère ambiante délétère, plus encore que le conformisme suscite chez tous son désir: l'extrême conformisme est parfois pure poésie (le dandy ou Bertolucci), il proteste utopiquement contre le conformisme ambiant: le nôtre, c'est celui qui prend le prosaïque non plus comme un état de fait, mais comme un désir ou une tentation. Le prosaïque, le commun, l'utile ne sont plus actuellement simples synonymes de nécessité, mais réhabilités en tant que tels. Penser plat, arriviste, réaliste, n'est plus l'apanage de l'amère expérience, le prix (en âme) de toute réussite: mais bien un devoir, qui exige pour soi les honneurs dévolus aux valeurs.

Modernes, désillusionnés, assidus au travail, ambitieux, mariés ou homosexuels new-look, ce bavardage de médias médiocres décrit ainsi «les jeunes d'aujourd'hui». L'adoption généralisée, en presse, de ce profil systématiquement bas, anti-utopique, transforme la différence de «génération» (multipliées, si deux ans séparent deux modes, la télé parle de «générations») en inversion de valeurs: la révolte des jeunes, c'est leur désir de conformisme.

La nouvelle formule de *Gai Pied hebdo* (que vous avez en mains depuis trois semaines) a été présentée ainsi lors de son premier numéro (j'ai toujours eu l'esprit de l'escalier): il s'agissait de manifester la compréhension «*que le temps des bouleversements n'était plus*», précisait l'édito, qui écrivait auparavant: «*Nous avons respecté la manière plus tranquille dont les homos assurent leur existence...*»

Passer directement à l'attaque du «journal militant» (concept passablement conformisme lui-même) au respect de la tranquillité des «nouveaux gays», ce café-là manque de sucre,

à mon goût. Un journal qui respecte la tranquillité de ses lecteurs, c'est un hôpital ou un dortoir. Bien entendu, je ne dis point cela contre mon camarade Hugo Marsan, qui écrit non loin d'ici, et fut l'auteur de cet édito. Mais, comme moi, je ne suis pas rédac'chef, je n'ai aucune responsabilité, et pas même le devoir de maintenir et développer ce journal, je suis libre de dire qu'un seul journal est passionnant: celui qui se fait aussi contre ses propres lecteurs; qu'au jour où contestation, inquiétudes, «pourquoi» lancinants, insatisfactions et questions sans réponses n'appartiendront plus au monde homosexuel, sa jouissance même sera fade. Car «*l'homme formé par l'angoisse l'est par le possible, et seul celui que forme le possible l'est par son infinité*» (Sören Kierkegaard).

*Gai Pied Hebdo*, 9 février 1985

## Comme des rats

Se fauflant, dandinant, pressés l'un contre l'autre, à la queue leu leu au long des boyaux d'égout du Haute Tension, des caves de saunas moisissés, des sous-sols de garages désaffectés et de hangars de quai; grouillant par centaines dans les mêmes boîtes glauques, trottinant en file et couinant à la lune le samedi soir, les pédés m'ont souvent fait penser à des rats. Des rats conditionnés, et réagissant au conditionnement des vêtements, des musiques, des sexes, avec l'enthousiasme de cobayes pavloviens qui se seraient portés volontaires. Jusqu'à cette moustache, où se concentre leur capacité d'exploration de l'univers, de l'autre rat, leur sensibilité amoureuse, véritable radar et appendice organique en érection permanente, qui les rapproche de la gent souricière. L'œil inquisiteur, fureteur, obtus et rusé à la fois, le museau camus, l'incisive aiguë, capables de s'entre-dévorer et pourtant agglomérés entre eux comme par les chaînes invisibles de l'instinct, ils sont guidés vers les repaires et leurs nids par des réflexes millénaires. Effrayés d'un rien, paniquards, réagissant tous ensemble, mimétiques l'un de l'autre, ils pourraient former l'objet privilégié d'une expérimentation des comportements collectifs, et des mécanismes de foule; ils semblent toujours parcourir la prison d'un labyrinthe, se heurtant aux parois, infatigables et

minutieux: le labyrinthe de quelque gigantesque et effrayant laboratoire.

Sous le pont Stalingrad, l'autre soir, les réverbères luisaient sur l'eau noire comme chaque soir et, dans l'ombre, comme chaque soir, les rats jouaient à la figure bien connue du Roi des rats, laquelle consiste à entremêler et à entrelacer le maximum d'individus. Arrivent deux vieux à casquette qui balançaient de grosses torches électriques en beuglant des injures aux pédés. Nos rats de se défaire et de filer aussitôt. Restaient moi, paisible promeneur, et un jeune Arabe, qui n'avait apparemment pas l'intention de s'en laisser conter. En deux bourrades, il eut tôt fait de mettre à la raison nos débiles «agresseurs». Rappliquèrent, rassurées, les faces de rat des habitués: ce fut pour s'interposer courageusement et, finalement, au nom du calme responsable, pour tomber sur le malheureux Arabe, coupable d'avoir résisté. Avait-on idée de causer pareil scandale!

D'ailleurs, mon histoire ne prouve rien. Les rats ne réagissent pas ainsi. Les rats ne passent pas, après coup, leur frayeur sur l'un de leurs congénères (mettons un rat gris parmi les noirs). Au fond, la psychologie du rat est supérieure à celle de l'homosexuel (du point de vue de l'observateur, bien entendu). Celui-ci a au moins l'instinct d'auto-défense; et la société rate ne sécrète pas de kapos.

Je suis convaincu d'avance (j'ai, je ne sais pourquoi, un obscur instinct pour ces choses) qu'un bon nombre de lecteurs seront choqués d'être comparés à des rats. Il va de soi qu'une telle comparaison ne vaut qu'en gros, et non dans le détail, individu par individu. Mais songez que les rats, bien plus, pourraient être choqués de ce parallèle. Ils n'ont pas honte d'être rats, ils ne s'entre-dévorent qu'en cas de famine, ils n'ont pas choisi les boîtes où ils sont enfermés, ils ne mordent que

par nécessité, ils ne font pas de leçon de morale pour déguiser leur lâcheté, ils s'accouplent sans distinction de sexe, et chez eux, on est très solidaire.

*Gai Pied Hebdo*, 23 février 1985

## Inhumain

La plus élémentaire humanité, sous ce règne du Moloch-Média à tête de rotative hertzienne, tend à disparaître de nos mœurs. Karl Kraus le notait il y a septante années: le problème, c'est que la Moloch biface (Presse et Opinion publique) fait en même temps une effrayante consommation et promotion d'humanisme moralisateur. Humanisme contre humanisme: les exemples accourent d'eux-mêmes.

On pleure sur les famines, les nouveaux pauvres. Au même moment, les pompiers de Londres décident de ne plus secourir par bouche-à-bouche ceux dont ils auront « *le moindre soupçon qu'ils sont homosexuels* ». Par peur d'attraper le sida. Proposition aux pompiers londoniens: une nouvelle charte de leur profession. Plus d'intervention en cas de brasier encore chaud, de verglas rendant les échelles glissantes, de fuite d'eau non désinfectée ou de suicide non achevé.

Les juges de Belgique et de New York, les gardiens de prison britanniques, qui fuient les tribunaux quand le prévenu est atteint du sida, sont certes de ridicules paniquards (la transmission par la salive n'a jamais été un risque sérieux, encore moins par l'air; en France, jusqu'à présent, il ne semble pas qu'aucun membre du personnel médical, travaillant journalièrement dans un service de sida, ait été de ce fait contaminé),

ce qui arrive pourtant avec de nombreux virus; à ce propos, si la presse annonce qu'un médecin est mort du sida, elle oublie de préciser qu'il ne l'a pas attrapé à l'hosto: toutes les professions ont droit à leur pourcentage, sur trois mille cas; il doit même y avoir quelques pompiers sidatiques.

Le ridicule n'empêche pas l'odieux; en leur illogisme raciste, on ne peut comparer de telles réactions qu'à celle d'un chirurgien qui refuserait d'opérer un Noir sous prétexte qu'il a peur que la couleur de la peau ne déteigne sur lui. Que ces pompiers, ces juges, ces matons n'aient pas été suspendus pour non-assistance et violation des droits humains, c'est incompréhensible. Mais comment des gens jusque-là ordinaires en viennent-ils à de si furieuses, hallucinatoires, indécentes paranoïas? Remarquez, en cette affaire, comme notre monstre médiatique s'en tire avec brio. Bel exemple d'hypocrisie moralisatrice; à présent qu'elle a implanté dans l'opinion la peur panique du sidatique, la presse constate avec un vertueux effarement le succès de la lèpre mentale, la véritable contagion inexorable, qui est, comme disait Baudrillard, celle de la peur. Elle semonce à mots couverts, ou se moque des terreurs de ceux qu'elle a intoxiqués, dont l'attitude est à présent présentée comme «réalité objective» (nous sommes tous des salauds). Ainsi de l'humour froid cher à *Libé*, qui est sans doute censé éclairer crûment un aspect de l'absurde inhumain du quotidien: «*Les pompiers anglais refusent le "baiser qui tue"*», titre le journal en question; oublieux de ce que l'été précédent il avait barré sa une, plusieurs jours, de «*Cancer gay: la contagion par le sang*», en attribuant à d'innocents vaccins contre l'hépatite une mythique et jamais mise en évidence contagion du sida; point sur lequel d'ailleurs *Libé* n'a jamais non plus rectifié<sup>1</sup>.

Une leçon d'irresponsabilité satisfaite, une jouissance de la puissance hypnotique détenue par les médias, tel est le spectacle qu'offre le journaliste quand il ironise sur le pogrom qu'il a aidé à naître.

On ne fera plus de pompiers aux pompiers. Par la faute d'une idiote campagne d'affolement organisé, ces porte-tuyaux qui avaient tous les avantages, sans les inconvénients, de l'uniforme militaire, autrefois sympathiques secouristes, se muent en monstres à face humaine. Et, puisque nous parlons d'inhumain, et qu'un journaliste se défend d'habitude en affirmant qu'il ne juge pas, citons cette phrase entendue à Antenne 2: elle servait à la présentatrice de conclusion pour un reportage, résolument hostile, sur le congrès des putes en Amsterdam: «*Des prostituées en congrès, comme des femmes libres? Un mythe ou une imposture.*» Putes, par nature, vous n'avez pas le droit d'aspirer à la liberté. C'est Antenne 2 qui vous l'ordonne.

*Gai Pied Hebdo*, 2 mars 1985

1. Dans la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Guy

Hocquenghem ajoutera : « Ce jour-là, pour la première fois, j'ai jeté *Libé* à la poubelle. »

## Touche à mon pote!

Rien n'est plus exaspérant que la combinaison de ces deux ritournelles journalistiques : montée-du-fascisme, seconde-génération-beur. Rien, parfois, de gênant comme l'apparition de certains badges. Quand les Danois se mirent tous à porter l'étoile jaune, pendant l'occupation nazie, c'était précisément pour que certains d'entre eux, ceux qu'on obligeait à la porter, ne pussent plus être distingués dans la foule. Le badge qui transforme l'homme en sandwich publicitaire, qui le « ségrègue », qui le fait porter son opinion ou sa race au revers de son veston, a toujours quelque chose d'indécent.

Cela dit, la campagne « Touche pas à mon pote », avec sa main levée pour arrêter le racisme, est la sympathique et efficace synthèse des méthodes de la publicité (genre « ticket chic » RATP) et de celles du militantisme naïf et généreux. Jouant avec un sens admirable des médias sur le snobisme, la peur de paraître attardé, l'envie vague de faire quelque chose contre l'intolérance, ses jeunes promoteurs ont réalisé la seule riposte jusqu'à présent efficace aux Dupont-la-Joie de tous bords (il n'y a pas que Le Pen : rappelez-vous, il y a quatre ans, les communistes cassant à coups de bulldozer les foyers d'immigrés).

Leur argument, auquel je me rallie bien volontiers, est qu'il faut « *afficher son anti-racisme* ». Argument qui serait un peu

glissant, si le slogan choisi, avec un flair pour la formule digne d'un *clip* (badge, en anglais) de la belle époque contestataire, ne confondait fort à propos l'anti-raciste et l'objet du racisme, la « victime » et l'avocat. Nous pouvons, comme les Danois pendant la guerre, tous afficher notre anti-racisme, à condition précisément que cet affichage ne nous désigne pas comme simples supporters, belles âmes sûres de leur impunité.

Ce badge, en dépit des snobs, est bien, parce qu'il réduit la distance que crée toute belle âme (l'anti-racisme « principal » de celui qui se sait blanc) avec l'objet de sa commisération ; mieux, il annule. Nous voilà tous des potes, un point c'est tout.

Les créateurs de « SOS Racisme-Touche pas à mon pote » vont organiser une grande fête en avril. On se croirait presque en mai 1968, quand on les écoute. Je suis sûr que de nombreux lecteurs de *Gai Pied* auront à cœur de participer à leur campagne : ce n'est pas tous les jours qu'on tombe sur une belle idée qui marche aussi bien qu'une campagne de Séguéla. Portons donc le badge, soutenons-les financièrement ; et gardons pour nous l'unique petite remarque qui nous trotte dans la tête : quel dommage, en vérité, que ce slogan, en luttant contre le racisme, interdise de toucher. Parce qu'il est vraiment très bien, tu sais, ton pote.<sup>1</sup>

*Gai Pied Hebdo*, 16 mars 1985

1. « SOS Racisme-Touche pas à mon pote, 19, rue Martel, 75010 Paris, (t) 246.53.52. Le badge « Touche pas à mon pote » coûte 5 Fr.\*



## Arabe

«*Le loup s'est-il déguisé en agneau?*» se demande un lecteur, en s'étonnant du ton d'un de mes papiers («*Touche à mon pote*», à propos de SOS-Racisme, *Gai Pied Hebdo* n° 161), et en suspectant quelque sophistication (c'est-à-dire, au sens propre, quelque trucage adultérant et chimique visant à donner belle apparence et tromper le client). De quoi, de quoi! De l'anti-racisme bon genre, humanitaire, philanthropique, cureton, en somme! Venant de cette chronique-brûlot, quelle déception!

D'accord, j'avoue ma faute. Non pour me concilier les esprits forts qui voient toujours la manipe et le coup de pub sous le badge lycéen et télévisuel; mais parce qu'en effet j'ai été très allusif à propos d'un point gênant. Il est gênant, et en cette gêne-là se niche bien plus de racisme rancunier et secret que de pudeur, d'avouer, et de s'avouer, que les fureurs racistes, comme les générosités anti-racistes, se nouent autour des désirs, des fantasmes (sans «ph» médical), des images sexuelles véhiculées ou engendrées par notre société.

On passe vite de la gêne à l'auto-censure. On n'est bon anti-raciste que par litote; toute raison trop charnelle doit être atténuée. On agit «pour rien» en somme, sans que nul lien, de chair de plaisir ou de sentiment vienne salir la pureté vide

du choix moral: le devoir humaniste. Comme chez un célèbre moraliste de Königsberg, il faut, pour être convenable, que l'action anti-raciste soit accomplie sans nulle relation à un intérêt érotique ou autre présent dans le sujet; pour la beauté du geste, pour l'intérêt supérieur de l'humanité seulement.

En ces temps d'anti-racisme réveillé, personne n'oserait reprendre à son compte la splendide et brutale confession de Jean Genet («*je n'aurais jamais été aussi proche du FLN si je n'avais été au lit avec des Arabes*»). Le poète ajoute qu'il aurait probablement soutenu la révolte algérienne, mais pas avec cet engagement ni cette intensité. L'anti-racisme pur n'a ni mains, ni pieds, ni lit. Touche pas, pas les mains, crois-moi par devoir, sans me toucher, c'est le «*noli me tangere*» du Christ à Marie-Madeleine; nous sommes tous des Thomas, nous voulons toucher. J'y faisais allusion à propos de SOS-Racisme, en précisant qu'«à mon pote» ajoutait au contraire une note autre: amitié, et non devoir.

Cette amitié anti-raciste est-elle nécessairement érotique? Pas forcément dans ses comportements, mais dans ses images, agglutissements de jeunes corps souples de toutes nuances; en face, dans la fièvre hallucinée des délires sexuels racistes, l'Arabe – surtout lui – est le violeur, il se venge de la guerre d'Algérie en niquant nos femmes et nos fils (et si c'était vrai, pourquoi s'en scandaliser si chacun y trouve son plaisir?). Devons-nous, sous prétexte de ne pas réduire l'Arabe à son sexe, lui couper tout attrait? Si un bon anti-raciste n'a pas de mains, un bon Arabe n'aurait-il, pour lui, pas de zob?

*Gai Pied Hebdo*, 23 mars 1985

## Sectes

En France, on n'aime pas les sectes. Oublieux de ce que leur Révolution a dû aux clubs, de la Franc-maçonnerie aux anarchistes, les organes de l'information française ne valorisent que les individus réduits à leur solitude, genre Sam'suffit, barricadés dans leur pavillon, ou bien les grands et gros partis, les méga églises, l'Église unique et catholique (qui, elle, n'est pas, c'est bien connu, une secte).

Notons-le au passage: quand tous les courants politiques, toutes les opinions autorisées de tous bords, en ce pays, tombent pour une fois d'accord sur un sujet de société, un « *problème qui dépasse les clivages* », c'est qu'en général la solution la plus réactionnaire, la plus oppressive a été mise en commun par la droite et la gauche. Voyez la loi sur le viol, sous Giscard, le déchaînement contre « les mères porteuses », ou encore l'incroyable et hystérique campagne récente sur les adolescents qui ne veulent pas dire à leurs parents où ils sont (les « disparus », qui ne sont tout de même pas les disparus d'Argentine), et vous retrouverez cette « unanimité ».

Ce bétonnage intellectuel et informatif s'est appliqué, récemment, aux sectes, à partir du rapport dit « Vivien », qui propose rien de moins que le droit des parents à enlever leurs enfants, fussent-ils majeurs, et à les déprogrammer comme

bon leur semble (lavement de cerveau ou électrochocs), dès lors qu'ils ont adhéré à une secte de leur choix (la loi ne s'applique évidemment pas aux couvents et autres sectes chrétiennes de la Grande Église).

La campagne sur les sectes prolonge sur le plan des droits civils la campagne contre les fugues et la pédophilie, évoquée dans ce numéro. Interdiction de choisir; interdiction de disparaître; comme on ne disparaît jamais que pour quelqu'un (ce n'est pas le disparu, bien sûr, qui va à la police, mais quelqu'un qui affirme qu'il a disparu par rapport à lui-même), interdiction de disparaître aux yeux de la société catholico-socialiste. Les seules choses qui disparaissent, en vérité, ce sont les libertés des adolescents et des jeunes, dont la majorité, à dix-huit ans, déjà menacée par les autoritaires « assistances éducatives », est bafouée allégrement. Le droit de choisir n'est plus repoussé à l'âge majeur, mais indéfiniment à vie.

On subit ses parents, son pays; on choisit ses amis ou sa secte: secte de ceux qui veulent partir de chez eux, secte de ceux qui veulent disparaître, sectes sexuelles (secte et sexe viennent du même mot en grec) ou sectes mystiques, sectes d'escrocs et sectes politiques (les groupuscules pacifistes, gauchistes), sectes du Collaro-show, ou sectes qui fondèrent la république américaine, et la liberté. Homosexuels, qu'êtes-vous d'autres qu'une secte?

*Gai Pied Hebdo*, 5 mai 1985

## Camp

« *They call you Concentration Camp* », « à Londres ils vous appellent M. Camp de Concentration », dit en éclatant de rire un des personnages de *To Be or not To Be* (Ernst Lubitsch) à son interlocuteur nazi, dans ce film, le plus *camp*, le plus parfait, le seul de résistance (par l'humour et la ruse) à Hitler qui ne soit pas dramatique, déluge de bons sentiments.

Le camp, c'est pourtant sacré, nul n'a le droit d'en rire. Nous sommes inondés par les célébrations campestres, ce mois-ci. Les « plus jamais ça », « aucun mot n'est assez fort », surenchères d'indignation coulent à ras bord, avec la découverte (tardive) des nouveaux « témoins de l'absolu ». C'est commencé depuis la guerre; il y a d'année en année sacralisation de plus en plus marquée, croissante officialisation des martyrs, dans la bonne conscience des nations alliées érigés en tribunal universel, et la mauvaise conscience allemande. Faut-il s'en réjouir?

On naît, on se lève à la conscience, on a tous grandi dans cette religion. Et puis, un jour, pour moi en 1970, quand j'ai lu le premier livre américain sur les « triangles roses » (Lauritsen et Thorstad<sup>1</sup>), un coin du voile se tire; ce culte officiel, cette

croyance commune de la société des nations, par laquelle le Mal est défini, le Bien vainqueur, les Victimes reconnues et récompensées (indemnités), s'effondraient brusquement. Il y avait donc des victimes, des gens comme moi, dont personne n'avait voulu, ni ne veut aujourd'hui, des victimes pour rien: homosexuels, Tziganes, fous etc.)

Camps: tout n'est que mensonge dans les beaux sentiments. Camp moral: à l'entrée, les bonnes consciences filtrent qui fut victime ou pas. Tri des cadavres.

Voyez l'affaire de Reagan à Bitburg. Militariste convaincu, pris de court devant les réactions à l'annonce de sa visite au cimetière, Reagan lâche cette explication: les soldats aussi, ceux des nations en guerre, sont victimes. Tollé général. Pour avoir, une seule fois dans sa vie, formulé la profonde vérité de toute guerre, Reagan risque sa popularité politique, journalistique, que ni son impérialisme armé ni sa haine du pacifisme n'avaient, bien au contraire, entamée. Pas de victimes en plus: le train de la mort est complet, la barque surchargée. En niant, par le silence ou l'omission, les déportés pédés, nos beaux parleurs, nos apitoyeurs publics, coupent les mains qui s'accrochent au plat-bord. Tous des Faurisson: tous les discours, les livres, les drapés moraux qui nous cernent, veulent dire, pour moi: ils te renverraient sans problème en camp demain, ces célébrants de la grand-messe de l'Holocauste. Tous des kapos, prêts à mettre le voleur ou le triangle rose en tête de la liste de mort, pour sauvegarder leur Résistance, leur Peuple, leur Honneur des Camps.

Les camps sont une concession affermée par des héritiers abusifs; dans un premier temps, on a connu les faux témoignages, les tire-larmes composés par les pères (Anne Frank), les orphelins (Martin Gray), les pseudos survivants (Steiner). Puis est venu le temps des procureurs, jeunes auteurs d'essais

1. Il s'agit du livre *The Early Homosexual Rights Movement* de John Lauritsen et David Thorstad publié à New York en 1974.

à succès exploitant le filon de leurs racines, qui se posaient en héritiers légitimes. Leurs parents, leurs familles ou leur sang n'ont pas souffert pour rien, au moins, puisqu'eux sont là pour en exploiter le souvenir.

*Gai Pied Hebdo*, 18 mai 1985

## Ça vous fait bander, vous?

Suite et fin de mon dernier article, malheureusement coupé de sa conclusion et de son sens, à propos des « triangles roses » : les homosexuels n'ont ni plus ni moins de droits à se draper en héritiers des déportés homosexuels que les Juifs d'aujourd'hui en ayant droit des déportés à l'étoile jaune. Mais ce n'est pas pour en faire, à leur tour, des victimes officielles, pour les égaler, et nous égaler, au mensonge des camps, et jouer comme les autres aux héritiers abusifs, que les « triangles roses » nous importent. C'est, au contraire, parce qu'ils nous obligent, comme d'ailleurs les dernières générations de soldats allemands de quinze ans fauchés dans les derniers combats, à accepter des victimes non sacrées, non officielles ; à comprendre qu'en histoire, en permanence, il y a des génocides sans race, des combats sans gloire, des exterminations sans témoins, des victimes sans parole.

À ce propos, comme dit le coq à l'âne, sur cette affaire des « triangles roses », notre hebdo s'est distingué ; je cite : « *Il n'y a jamais eu de projet de solution finale pour les homosexuels* » dans les camps nazis (voir Alain Finkielkraut, *Gai Pied Hebdo* n° 169) ; voyez aussi bien R. Klare (« *seule une sévérité impitoyable peut amener à la pureté* » du sang allemand pourri par les pédés) que R. Hösz, commandant de Sach-senhausen,

à propos des homosexuels chez lui: «*Rares sont ceux qui en sont sortis. C'était un véritable moulin à os*», ou encore le journal de la SS, qui estime en 1937 le nombre des homosexuels allemands à deux millions, et exige leur liquidation. Voyez les théories de la dégénérescence du sang, propres à l'eugénisme nazi. Lisez les livres d'E. Kogon sur l'idéologie médicale nazie. La loi d'élimination des pédés est aussi loi de protection de la pureté du sang allemand. Je croyais tout cela connu.

C'est tout comme ça, *Gai Pied*. Sur un sujet aussi important, tragique, fondamental, où il a fallu un combat de vingt ans pour obtenir un peu de prise de conscience, on sabote le travail, on donne dans l'approximation folingue, on dit n'importe quoi. On fait faire une médiocre et fausse compilation du Stumke-Finkler, à qui on prête sans scrupules ce chiffre de 50 000 (ces deux auteurs n'ont jamais donné de chiffre global pour les camps, contrairement à ce qu'écrit *GPH*, au contraire pour les trois années 1937, 1938, 1939, la Gestapo a arrêté 94 700 personnes pour homosexualité). Combien sont allées en camp sans passer par la justice (les 50 000 condamnations légales)? Combien de dizaines, de centaines, de milliers?

*Gai Pied Hebdo*, 1<sup>er</sup> juin 1985

## Trop tard pour la peur

Puisque vous êtes partis en vacances, autant vous le dire sans barguigner. Il est trop tard pour paniquer. Pour paniquer à propos de la chose, vous savez bien, la chose dont on a le plus parlé cette année, et qu'il faut bien que je «traite» à mon tour. La nouvelle, venue des centres de soin, et que mon médecin m'a confirmée, que les «LAV [Lymphadenopathy Associated Virus<sup>1</sup>] positifs» sont probablement déjà la majorité parmi les gays, a du moins ce bon côté. Non que j'appartienne à cette espèce de militants logomachiques qui voient en l'épidémie sidatique une «chance» pour la conscience de la «communauté homosexuelle» (on voit bien qu'ils sont persuadés, eux, de ne pas l'avoir); ni que je veuille à mon tour dissenter et conseiller sur un sujet où disserteurs et conseillers sans patente prolifèrent comme des champignons (rien de tel qu'une épidémie de peur pour susciter des petits chefs drapés d'ignorance et de présomption).

Si j'ai, jusqu'à présent, plus ou moins évité la question, c'est aussi parce que je restreindrais volontiers quand il s'agit de la souffrance humaine et vécue, la parole à ceux-là seuls qui ont

1. LAV était le nom porté par le Virus de l'immunodéficience humaine (VIH) au début de l'épidémie.

à dire. N'étant ni médecin, ni, pour l'instant, et à ma connaissance, moi-même atteint, je ne me reconnais aucun droit à l'expression. Bien peu, on le constate, partagent cette réserve prudente.

Que doivent donc faire les «positifs», c'est-à-dire M. Gay-tout-le-monde? [Laurent] Fabius dit que 10% d'entre eux l'auront. Que nul ne s'affole: il est trop tard pour le faire. J'entends par là, conséquence que nul n'a relevée, que si la majorité, bientôt la totalité des gays est séropositive, le problème du vaccin ne se pose plus pour eux. Vaccinés, ils le sont déjà, ou bien ils sont déjà malades. La contagion de la panique, la panique de la contagion, la littérature journalistique qui flatte dans le sens du poil et pousse à l'éclosion d'une idéologie Sam'suffit sécuritaire et hygiénique ignoble s'est tout entière obnubilée sur le vaccin, le miraculeux vaccin des égoïsmes. Que l'Autre soit malade, pas moi. Puisque nous, population «à risque», sommes positifs, nous savons désormais que ce ne sont ni l'hyperprotection, ni l'abstinence, ni la mise en camp des malades qui nous sauvera. Nous savons aussi que, comme les civilisations, les paniques et les maladies sont mortelles; et que la mort d'une maladie s'appelle la guérison du malade.

Trop tard pour le vaccin, messieurs de la Science et de la Presse. L'ordre des priorités a changé. Ou bien vous nous sacrifiez, vous isolez à vie les homos et tous leurs partenaires du passé, ou bien vous acceptez de revenir à ce par quoi on aurait dû commencer, les malades eux-mêmes, et non la peur des autres. Ce ne sont plus des vaccinations, mais un médicament, une pénicilline anti-sida, que le peuple réclame.

*Gai Pied Hebdo*, 13 juillet 1985

## Un journal de rêve

La vie des journaux est faite de destins uniques. Comment en un hebdo célèbre, international, la *Voix du village* new-yorkaise s'est-elle changée? Quel Dieu a transformé les *Nouvelles Littéraires* en *Événement du jeudi*, un hebdo de sports comme *Match* en magazine numéro un, ou, dans un genre contestataire plus proche de *Gai Pied*, un journal de BD, *Hara-Kiri*, en incarnation contestataire des années 70, et un quotidien gauchiste comme *Libé* en support successful du néo-capital? *Gai Pied* a une chance unique: jamais être pédé n'y sera honteux ou caché. Mais ne peut-il s'adresser qu'aux «gays»? Comme pour Fréquence Gaie à ses débuts. Ce qui attire dans un journal qu'on sait fait par des pédés sans complexes, c'est que sur le reste aussi, les choses de la vie, on leur suppose un ton à part, une façon de voir, un angle aigu.

Un journal montant un peu au-dessus des chevilles, ce serait un hebdo incisif, centré sur la société, les mœurs, les idées et les arts, un regard pointu, non pas tant sur le «monde homosexuel» (qui change en un an, de telle sorte que les cinquante numéros de *Gai Pied* pourraient être fabriqués en septembre pour toute l'année), mais sur ce qui définit la condition moderne de l'homme privé. Qui exploiterait

l'actualité pour la créer à son tour (par exemple, qui aurait fait, dans les dernières semaines, un événement du voyage du pape en Hollande, du débat sur le viol consenti ou subi, ou sur les mères porteuses, etc.) en créant des passerelles d'un «sujet pour les homos» à un sujet pour tous.

Ce serait un journal où, au lieu d'être la ronde malade et obsessionnelle d'un bétail esclavagisé aux yeux ternes ou poisseux, les photos de beaux garçons (et filles, pourquoi pas) constitueraient au contraire, elles aussi, de vraies histoires. Où, tiré de l'anonymat, le «modèle», sa vie ou son scénario, sa parole, compterait autant que le photographe ou le «cliché», «supposément» sexy. Où la morne répétition des pubs pornos pour graisses à cul, saunas miteux, slips douteux, qui suffit à repousser, par la vulgarité de sa conception, l'acheteur le mieux disposé, serait cantonnée, détachable, redessinée, retravaillée, je ne sais. En somme, ce serait un journal où Éros et intelligence marcheraient de pair.

Ne vous trompez pas de débat, hypocrite lecteur. Il ne s'agit pas de freiner le sexe, mais bien de l'exciter à nouveau, non de le dissimuler, mais de lui rendre un attrait plus large; ne serait-ce que pour prouver que le sexe, le porno aussi ont de l'esprit (voyez les petites annonces, parfois). À moins de se mépriser soi-même, par principe. L'opportunité (perte de l'exclusivité, car tous les journaux pédés tendent à se ressembler, retour éventuel de la droite, pour lequel *GPH* a tout intérêt à étendre sa «superficie») parlerait à elle seule en faveur d'un changement; il n'empêche, je le sais, qu'à ce songe bien modeste, essayer de marcher sur deux pieds, il y aura toujours des pseudo-techniciens du marketing pédé, porteurs de tous les cynismes du monde, résignés d'avance à l'ignominie qu'ils prêtent au lectorat, occupés seulement à s'y conformer pour

objecter raisonnablement qu'un tel journal, c'est un journal de rêve.

*Gai Pied Hebdo*, 3 août 1985